

## POUR QUE GRANDISSE L'ACTION FRANÇAISE

---

« Pour que grandisse l'Action française ! » Il y a, dix ans et dès le deuxième numéro de la Revue, ce mot d'ordre s'étalait, à l'adresse de nos amis. On leur disait, en toute franchise, que le succès et le développement de l'Action française dépendraient d'eux, de leur zèle à recruter des abonnés, des annonceurs, et même à soutenir l'oeuvre de souscriptions généreuses.

Les conditions du succès et de la vie n'ont pas changé pour l'Action française. Une Revue à deux piastres l'année et qui ne s'adresse qu'à une classe particulière de lecteurs, ne peut se payer les frais de solliciteurs d'abonnements ou d'annonces. Il lui faut compter sur la propagande volontaire, le libre dévouement de ses amis.

A l'occasion de notre dixième anniversaire, journaux et revues ont bien voulu marquer le rôle de l'Action française dans le réveil national de ces derniers temps: la contribution de nos grandes enquêtes à l'étude des problèmes vitaux de la race, notre effort pour le redressement de la fierté et de ce que l'Action catholique appelle, à cette occasion, notre « capital volonté ».

Ce travail, l'heure n'est pas encore venue de l'abandonner. Que nos amis se remettent donc à l'oeuvre. En hommage à nos dix ans de labeur, nous ne leur demandons que ce simple service: s'efforcer de nous trouver autour d'eux un ou deux nouveaux abonnés. Une parole, une démarche sont si peu de chose pour une oeuvre qu'on aime et qu'on croit utile. Qui ne voudrait nous les accorder pour que grandisse l'Action française ?

## SES ENNEMIS MORAUX

---

M. Montpetit nous parlait, le mois dernier, de la force d'expansion, de la force productive, de la force stratégique de notre capital humain : tous admettront sans peine que ce capital vivant et raisonnable ne gardera cette triple vigueur que s'il garde sa moralité. La pureté de moeurs, qui permet à notre peuple de survivre, pourra seule lui permettre de croître. Dans les conditions d'existence où il se trouve, on ne conçoit pas que le peuple canadien-français devienne puissant sans être profondément vertueux. S'il déclinait moralement en atteignant l'âge adulte, il passerait subitement de l'adolescence à la décrépitude, serait incapable de résister aux pressions qui l'entourent, se laisserait pénétrer par des éléments hétérogènes, perdrait ses caractéristiques et finirait bientôt par disparaître. « Le roc » se désagrègerait et serait englouti sous le flot.

En effet, le premier résultat de l'immoralité, c'est de diminuer l'énergie vitale, chez les peuples comme chez les individus. La famille est partout la première victime du relâchement des moeurs, la famille et les vertus familiales. L'appétit du plaisir a pour conséquence inévitable la peur de l'enfant ; il entraîne à sa suite l'indépendance des époux et le divorce, la mollesse et l'incohérence dans l'éducation et dans la conduite. C'est la ruine de la famille. Il serait superflu d'apporter ici des preuves et des exemples : les preuves, les exemples abondent autour de nous, chez les nations avec lesquelles nous entretenons les relations les plus fréquentes et les plus intimes.

Malheureusement ces exemples, au lieu d'être pour les

autres un avertissement salulaire, constituent presque toujours un danger redoutable. Car ils sont contagieux. Il ne serait pas impossible de le constater chez ceux qui hantent le plus ces peuples avancés, chez les Anglais de chez nous, par exemple, chez ceux des nôtres qui se distinguent par leurs amitiés exotiques. Amour des plaisirs, diminution des naissances, augmentation des divorces, mauvaise éducation des enfants, autant de phénomènes corrélatifs qui se vérifient presque partout dans la haute société moderne. Y aura-t-il exception pour nous? Et, comme les distances sont courtes et les limites mal définies entre nos diverses classes sociales, comme le mal se communique rapidement de l'une à l'autre, notre peuple pourra-t-il échapper à la contagion?

Ici, comme ailleurs, une seule force peut nous préserver, l'esprit religieux, la force surnaturelle. Il faut aux Canadiens français, surtout à ceux qui montent, une foi solide, suffisamment éclairée par l'étude et fortifiée par la grâce, pour faire accepter courageusement l'observance des préceptes au milieu du relâchement général. Or la foi de notre peuple n'est pas elle-même à l'abri de tout danger. Nous sommes à quelques heures de soixante millions d'athées pratiques, nous vivons dans un monde où l'homme d'affaires est roi et où l'homme d'affaires ne semble pas croire au surnaturel. Dieu, la conscience, lui paraissent des êtres de raison qui doivent céder le pas aux intérêts du moment. Comment nos avocats et nos financiers, notre bourgeoisie, notre peuple, pourront-ils résister à cet esprit des hommes d'affaires? Il leur faudrait des convictions religieuses constamment affermiées par des lectures doctrinales: mais que lit-on chez nous? Où puise-t-on l'aliment dont on nourrit son intelligence?

Deux sources sont à notre disposition : la France nous fournit les livres,, le Canada, les journaux. Pouvons-nous compter sur cette littérature pour entretenir chez nous l'esprit de foi et la pureté des mœurs ?

C'est un avantage considérable pour un peuple que d'hériter, dès sa naissance, de la langue la plus polie, de la littérature la plus riche du monde entier. Les beautés littéraires, les découvertes scientifiques, que cette langue vulgarise sans cesse, sont un puissant moyen de progrès rapide et de culture supérieure. Malheureusement, depuis un siècle, la littérature française sert de véhicule aux négations les plus funestes et aux fictions les plus corruptrices. La plupart des auteurs français modernes semblent se proposer de détruire l'édifice catholique élevé par leurs prédécesseurs et que nous voulons continuer ; ils semblent avoir fait cette gageure, de persuader à l'univers que la femme, la femme de France surtout, dans toutes les classes, est d'ordinaire une femme infidèle ou une femme de mauvaise vie, que la grande préoccupation de l'homme est d'assouvir ses instincts charnels. Voilà comment les Français se racontent le plus souvent, eux qui se racontent sans cesse. En dehors des productions spécifiquement catholiques, destinées à la jeunesse pieuse, les histoires maléifiantes se rencontrent presque partout, même sous la plume des croyants. L'un de ceux-ci eut même, un jour, le courage de nous avertir que c'est là l'unique moyen d'arriver au succès en France.

Ces auteurs ont produit ce que l'on appelle justement la littérature ennemie de la famille, ce théâtre, ce roman, où la chute honteuse, l'infidélité conjugale, l'union libre, sont présentées comme choses ordinaires, où les gens vertueux et les époux honnêtes sont ridiculisés. Cette

littérature pénètre chez nous. Si, dans les dernières années, quelques troupes d'acteurs ont consenti à émonder leurs programmes, d'autres n'eurent pas cette condescendance. L'inconscience même, ou le parti pris, avec lesquels on mêle presque toujours des pièces scandaleuses aux productions plus acceptables, montrent combien le sens moral est émoussé chez ces gens-là. Ils ne conçoivent pas que nous repoussions ce que l'on applaudit en France, ils ne comprennent pas que l'on se protège contre des contagieux qui ne se croient pas malades et qui contaminent tout sans s'en apercevoir.

Le théâtre licencieux, le roman suggestif, la chanson leste ne sont pas, Dieu merci, toute la littérature qui nous arrive de France. Ces oeuvres constituent même, et de beaucoup, la moindre portion de ce qui nous en est importé. Mais si nous laissons de côté les ouvrages destinés aux maisons d'éducation, au clergé, aux communautés religieuses, aux bibliothèques paroissiales, pour rechercher ce qui attire nos lecteurs de profession libérale, nos lectrices de la société mondaine, nos employées de bureaux et de magasins, nous devons reconnaître que les descriptions troublantes, les romans au titre provocateur sont, chez nous comme en France, les préférés de la clientèle. Nous ne manquons même pas d'arrière-boutiques où se distribuent aux clients de choix les livres obscènes et les portraits de nudités. Joignez à cela le magazine américain, qui, sous prétexte d'art ou de réalisme, multiplie les histoires d'alcôve et les illustrations scandaleuses, et vous aurez ce qui constitue chez nous le grand danger de la littérature d'importation.

La littérature indigène peut-elle contrebalancer, chez notre peuple, les mauvais effets de la littérature étran-

gère? Nos productions comprennent des livres honnêtes, quelques revues graves, un plus grand nombre de revues pieuses (des *annales*, comme on les appelle souvent avec un air de pitié) et des journaux. On sait quel public restreint atteignent nos livres et nos revues littéraires ou didactiques. Nos revues pieuses ont un début plus fort et semblent exercer une influence appréciable sur la formation de l'intelligence et des moeurs populaires: il en est de même de la presse régionale. Mais l'imprimé qui, chez nous, déteint le plus sur la masse et neutralise presque toute autre influence, c'est le journal quotidien.

On ne comprendrait rien à l'évolution intellectuelle des Canadiens français si on n'étudiait d'abord l'histoire du journalisme chez eux. Partout c'est le journal qui forme l'opinion; mais au Canada, cela est tout particulièrement vrai. Dans les pays d'Europe, en effet, le journal trouva le livre en possession; chez nous le livre français achevait de disparaître quand parut le premier journal. Journal politique, ayant pour mission d'enseigner au peuple ses droits et ses devoirs, il jouit d'une puissance souveraine, fit l'unité de sentiments et prépara les grandes victoires. Après 1850 ce fut, pour notre malheur, le journal de parti qui prit presque toute la place. A cette époque où l'instruction primaire se répandait, quand il fallait fournir au peuple des principes et des arguments, on aveugla tout le monde pour mieux amener bleus et rouges les uns contre les autres. La presse fit de notre bonne population un peuple de partisans, mobile et passionné, incapable de saine critique et de jugements impartiaux, n'acceptant que des plaidoyers violents selon ses préjugés. Inhabile à peser des raisons, il ne savait que s'irriter devant l'objection, s'em-

porter et injurier l'adversaire. Quand on songe que c'est dans cette presse que se formèrent exclusivement la plupart de nos députés pendant un demi-siècle, on ne s'étonne plus de leur peu d'autorité dans les conseils. La presse catholique indépendante et le mouvement nationaliste nous ont habitués à des discussions plus sereines. Les quelques journalistes qui s'attardent encore dans ce genre, pour gagner leurs honoraires, ont beaucoup perdu de leur nocivité. Trop de gens ne les prennent plus au sérieux.

Le grand danger pour notre peuple vient du journal à sensation. Depuis 1890, son influence fut incalculable sur la formation intellectuelle et morale des classes inférieures. C'est lui qui est le grand éducateur populaire. Au sortir de l'école l'enfant cesse de lire des livres et d'apprendre sa religion; mais, jusqu'à sa mort, il cherchera dans la presse à nouvelles l'objet de ses pensées et la matière de ses conversations. Partout, dans les villes et les campagnes, la masse a les idées, le langage, les plaisanteries, les jugements faux, le manque de proportions de cette presse énorme et ridicule. C'est elle qui développe chez notre peuple, par ses innombrables portraits de bébés et de figures vulgaires, la vanité sotte et malade qui pousse tant de petites gens à rechercher la publicité. C'est elle encore qui, par ses titres démesurément grossis, fausse les jugements et renverse toutes les valeurs. Par son impérieux besoin de sensation elle exaspère cette curiosité morbide qui ne se rassasie pas de crimes et de scandales. Quand la matière manque pour les récits de meurtre, elle fait revivre ceux qu'on allait oublier, ou donne aux faits les plus inoffensifs de beaux titres attrayants: « Est-ce un crime? » « Serait-ce un

meurtre? » « Encore un scandale! » « Nouvel exploit de tel bandit. » Que doivent penser de nous, en voyant ces horreurs et cette lourde presse, les gens civilisés qui nous observent, l'Anglais aristocratique, le Français cultivé, le prélat italien? Quelle espèce de Français, se demandent-ils, peut s'amuser à de pareilles lectures? C'est là ce « mauvais visage » dont parlait récemment Mgr Gauthier. On serait payé pour nous abrutir et nous décrier qu'on n'aurait pas besoin de s'y prendre autrement. Ce n'est pas ce journalisme qui corrigera les mauvais effets du roman scabreux ou de la presse de parti. Au lieu de se préoccuper des intérêts de la nation et de la cité, notre peuple se passionne pour le fait divers, fait le procès des meurtriers, épilogue sur la pendaison prochaine ou récente, sur le crucifix sanglant, sur le blasphémateur pétrifié, sur l'animal monstrueux qu'on jette en pâture à sa crédulité. Peuple de badauds sans discernement, voilà ce qu'on semble vouloir faire de nous. Quelle prise le raisonnement peut-il avoir sur des esprits ainsi formés?

On devine qu'une telle éducation nous préparait mal à résister aux dangers que la grande ville traîne après elle. Ne rappelons pas ici des révélations qui sont présentes à toutes les mémoires. Catholiques pratiquants, nous n'eûmes pas la force de repousser la vague de paganisme qui déferlait sur nous. Notre peuple n'a pas l'énergie de réagir contre la mode et de braver le respect humain : il s'américanise avec docilité, accepte les héros qu'on lui propose, applaudit les étoiles qu'on lui montre et les boxeurs qu'on lui vante.

Jusque dans les écoles on peut découvrir, chez les précoces lecteurs de journaux et les habitués du cinéma,

des apprentis du crime, des aspirantes à l'enlèvement, même les indices d'une génération déjà blasée, que son rêve écrase et que la déception assombrit. Les religieux enseignants, les religieuses s'effraient de voir ce que deviennent sous leurs yeux certains enfants auxquels ils se dévouent jusqu'au sacrifice total. A quinze ans leurs élèves ne les croient plus. L'enfant est en classe, mais son esprit est ailleurs. Son attitude, ses jugements sur la religion et la morale montrent bien ce que deviendra sa conduite dès que la contrainte cessera. Quelle espérance peut-on fonder sur un pareil capital humain? C'est là que se recruteront le personnel du demi-monde et que se forment ces mères de famille à qui la passion du cinéma fera négliger le soin de la maison, jusqu'au jour où elles quitteront définitivement le foyer pour aller s'amuser ailleurs. Ce sera l'effet lointain des spectacles et des récits dont la fillette avait nourri son enfance.

\* \* \*

Il est plus facile de constater les maladies morales d'un groupe et d'en indiquer les causes que de les guérir. Les remèdes eux-mêmes sont faciles à trouver; l'embarras est de les faire accepter. Le grand antidote, comme le grand préservatif, contre l'immoralité sera toujours la pratique sincère de la religion. C'est donc de ce côté qu'il faut faire porter l'effort. L'on n'y manque pas. Depuis vingt ans, toute sorte d'oeuvres et de publications pieuses, notamment les retraites fermées et les associations catholiques, ont beaucoup fait pour rendre notre christianisme plus conscient et plus logique, pour répandre l'instruction religieuse parmi les laïques. C'est là ce qui presse le plus. Selon le mot d'un juriste français, « nous souffrons d'un grand mal, qui est le man-

que d'équilibre entre nos connaissances religieuses et les autres. »<sup>1</sup> Avec une mentalité de licencié, ajoute-t-il, on n'a qu'une foi de charbonnier. Ce mal, qui, sévit chez tous les peuples, tâchons de le réduire. La France, qui nous envoie tant de mauvais livres, en offre d'excellents à ceux qui veulent étudier leur religion.

En outre, maintenons chez nous le type catholique. Nous qui acceptons intégralement la doctrine chrétienne, osons vivre une vie chrétienne et paraître catholiques dans une société qui devient païenne. Nos dames de bonne société se doivent à elles-mêmes et doivent à notre peuple d'enseigner comment se conduisent, parlent et s'habillent des chrétiennes du beau monde. C'est là plus qu'une oeuvre patriotique, c'est un apostolat d'une extrême importance, où l'énergie, la dignité, le bon goût, la délicatesse, toutes les vertus et les plus belles qualités de la femme peuvent s'exercer.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Cité dans le *Semeur*, janvier 1926, page 154.

<sup>2</sup> L'épiscopat français vient d'adresser aux « femmes du monde » les *Directives pratiques de la Croisade pour la modestie*. Ces graves personnages ne craignent pas d'entrer dans des détails minutieux. Qu'on en juge par ces ordonnances de Mgr Quillet, évêque de Lille: « Dans la maison de Dieu, non seulement pour la réception des sacrements, communion, confession, mariage, mais aussi pour l'assistance à la messe ou au sermon, la seule tenue convenable et qu'impose la plus élémentaire décence est: Une robe montante et fermée, avec des manches jusqu'au poignet, ayant comme longueur au minimum deux mains au-dessous des genoux. Pour les cérémonies de mariage le seul décolletage qui pourrait à la rigueur être toléré, et encore seulement dans certains pays et dans certaines circonstances, c'est celui qu'on appelle ordinairement le petit décolletage « à la Vierge »; en aucun cas les bras nus ou seulement recouverts par une écharpe ne peuvent être admis. Et cela pour toutes celles qui assistent au cortège comme pour la mariée elle-même. — Toilette de ville: Les robes ne doivent jamais être collées à même le corps; elles doivent descendre largement au-dessous des genoux, au moins au tiers de la jambe. Le seul décolletage qui, à la rigueur, pourrait être toléré — et encore

Il est d'autres moyens que nous aurions tort de négliger, si nous voulons préserver notre peuple de l'immoralité. C'est une sottise de s'acharner à guérir si l'on ne fait rien pour arrêter la contagion. Laisser la liberté au mal par faux libéralisme, c'est une politique absurde. C'est bien ici que s'appliquerait l'aphorisme de Léon Daudet : « Il n'est grand libéral qui ne soit un grand âne, et d'autant plus grand qu'il est plus libéral ».<sup>3</sup> Sans doute on ne réforme pas les moeurs avec les lois et la police, mais on peut ralentir leur déformation. D'abord on doit supprimer autant que possible les occasions de se pervertir. Pour l'immoralité comme pour l'ivrognerie, la fréquence, la facilité de l'occasion constituent le grand moyen de propagande. Il faut donc pourchasser les lieux de débauche et les lieux d'amusements qui s'en rappro-

<sup>3</sup> Léon Daudet, *Le Stupide XIXe Siècle*, page 48.

là où c'est la coutume, ... — c'est le décolletage en rond, non flottant, adhérent et fermé, ne descendant jamais au-dessous des clavicules. Les bas ne doivent pas être à jour. Dans les soirées comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, les robes ne doivent pas être collées à la peau ... La plus élémentaire décence exige une ou deux épaisseurs de vêtements de dessous. — Dans les soirées dansantes, danseurs et danseuses doivent toujours être gantés. De plus, les chrétiennes, ou même simplement les femmes honnêtes, doivent dans les soirées refuser énergiquement de prendre part à certaines danses si elles ne sont qu'invitées, ou de les laisser exécuter si elles sont maîtresses de maison. Certaines danses nouvelles ou anciennes ne sont pas interdites parce qu'elles portent tel ou tel nom, mais parce qu'elles exigent ou amènent presque inévitablement des mouvements et des attitudes que la plus élémentaire morale repousse. Sont repoussées par la morale les attitudes suivantes : figure contre figure, poitrine contre poitrine, jambes entre jambes. Ainsi donc les danses qui comportent ces attitudes, qui exigent ce corps à corps, quel qu'il soit le nom qu'elles portent ou qu'elles porteront, sont et seront toujours interdites, et cela partout, aussi bien dans les bals de famille que dans les bals de société. Ces directives, mûrement pesées par les évêques de France, destinées à une société plus avancée que la nôtre, ne devraient-elles pas s'imposer à nos dames catholiques ?

chent. « Une attitude franchement négative et répressive, écrivait récemment un moraliste de renom, manifestant partout et toujours une réprobation décidée pour cette plaie morale et sociale, une telle attitude semble seule digne de pouvoirs publics soucieux de leurs devoirs envers la moralité. »<sup>4</sup>

Cette même attitude s'impose à l'égard des théâtres et des publications immorales. Quand on est si soucieux d'hygiène physique, si sévère pour établir la quarantaine, pour circonscrire la maladie contagieuse, pour interdire l'introduction des narcotiques, peut-on négliger la prophylaxie morale? On a des lois contre le cinéma, les soumettant à une censure, en écartant les enfants: il faut faire observer ces lois. Pourquoi ne pas censurer aussi les théâtres et les débits de livres? Des pièces de théâtre viennent enseigner à notre jeunesse le mépris du mariage et de la famille, des écrits corrupteurs traversent nos frontières, s'étalent dans nos villes, pénètrent dans nos maisons, s'attaquent à la vertu de notre peuple; on connaît l'effet désastreux qu'ils produisent, on est armé de lois pour empêcher leurs ravages et on laisse faire. La loi des Postes, le Code pénal autorisent les agents publics à saisir l'imprimé corrupteur, et cependant la police est inactive, la justice se tait. Des avocats ont embarrassé le tribunal avec des définitions de termes et des subtilités de procédure et l'on est paralysé. Ici comme ailleurs on ne s'entend pas sur ce qu'est une publication immorale ou une image obscène: alors le mal se propage en paix. N'est-il pas temps de mettre le sens

<sup>4</sup> J. Salsmans, S.J., dans la *Nouvelle Revue théologique*, novembre 1925. Cet excellent article, publié en brochure dans la série de l'École sociale populaire, est en vente à l'Action paroissiale, 4260, rue de Bordeaux, Montréal.

commun et l'équité naturelle au-dessus des subtilités juridiques? Il n'est pas nécessaire qu'un livre scandalise tout le monde pour être scandaleux. Pourquoi tolérer que des aventuriers viennent établir jusque dans nos meilleures paroisses des bibliothèques circulantes, des boutiques de livres et de revues aux titres louches, aux dessins suggestifs, où la jeunesse et les enfants des écoles cherchent une pâture pour leurs passions? Faut-il tant ergoter pour savoir que ces établissements sont dangereux?

Des voix autorisées se sont élevées récemment pour condamner les méfaits de notre presse à sensation. Dans une conférence retentissante, M. le juge Amédée Monet ne craignit pas de déclarer que cette presse devient souvent, surtout à l'occasion des meurtres, une véritable école de crime. Quelques jours plus tard Mgr l'administrateur apostolique de Montréal demandait aux journalistes de cesser la publicité malsaine qu'ils accordent aux attentats. « Quand on entoure, écrivait-il, ces faits déjà regrettables de photographies, de reconstitution de lieux, d'entrevues avec les parents, de détails ridicules ou scabreux, d'histoire de famille jetée en pâture à la malignité publique, l'on pratique un journalisme qui n'est à la hauteur ni de sa mission ni de ses responsabilités, et c'est précisément cet excès qu'il faut supprimer. A qui fera-t-on croire que tout ce luxe est nécessaire, qu'il n'est pas, au contraire, gravement nuisible? Je ne veux pas revenir sur des raisons qui vous ont été souvent exposées et qui gardent toute leur valeur. La moralité publique, la préservation de nos enfants et de nos jeunes gens, le droit sacré que possède tout citoyen d'être à l'abri d'enquêtes hâtives et indiscretes, la manie d'imitation que

déclenchent trop souvent ces étalages du vice, tout cela est digne de la plus attentive considération et de nature à éveiller dans une conscience honnête et droite l'idée du devoir et le sens de la responsabilité. En regard de ces choses sacrées, infiniment respectables, et qu'il faut conserver comme la meilleure richesse, que peuvent bien compter les nécessités de la concurrence ou l'exemple du voisin? Le devoir est au-dessus de ces mauvaises raisons et il s'impose à tous comme une loi nécessaire à laquelle il faut se soumettre. »

Plusieurs sont d'avis que la seule mesure capable de faire cesser l'indiscrette publicité accordée au crime est celle que vient d'établir le gouvernement italien : n'autoriser qu'un communiqué officiel. Notre législation canadienne entrait déjà dans cete voie en 1923, lorsqu'à l'article 322 du Code pénal, qui autorise la publication des délibérations de la Chambre, du Sénat et des comités, le parlement fédéral ajoutait un paragraphe où il déclare que cet article ne permet pas de publier, sans autorisation spéciale, les dépositions sur les questions de mariage ou de divorce. Ne pourrait-on pas, de même, ajouter à l'article 320, qui autorise la publication de comptes rendus des procédures ou enquêtes, de la cour judiciaire, un paragraphe analogue ne permettant de publier, en certaines causes, qu'un compte rendu officiel? Selon la juste remarque du juge Monet, quel profit le public trouve-t-il à en connaître davantage? Pourquoi étaler ces drames sous les yeux des enfants?

La question morale est avant tout une question religieuse, c'est certain. Seuls l'amour de Dieu et la crainte de ses jugements peuvent assurer le respect des obliga-

tions de conscience. Mais l'inclination au mal est si puissant qu'il ne faut rien négliger pour l'affaiblir, pour écarter ses complices et ses stimulants, pour seconder l'impulsion vers le bien. Adopter une attitude de neutralité, même bienveillante, en présence du combat que se livrent chez nous la religion et l'immoralité, ce serait, de la part des gouvernants et des sociologues, sottise et trahison. Le prêtre n'est pas le seul gardien des mœurs. Comme en d'autres pays, il succombera fatalement sous la tâche ingrate qu'il assume courageusement, si les personnes de prestige et d'influence ne lui apportent pas l'appui dont elles disposent, surtout l'exemple d'une fidélité sincère et conséquente à la pratique religieuse.

Souhaitons aussi que ces grands éducateurs du peuple, les journalistes, soient dignes de leur rôle. « J'ai peur que l'on ne s'abuse, écrivait encore Mgr Gauthier, quand on dit que le public a les journaux qu'il se fait ou qu'il mérite. N'est-il pas plus juste de dire que les journaux ont le public qu'ils façonnent ? » Quel avantage si ces guides devenaient uniquement des guides vers les sommets !

Ne l'oublions pas : si nous voulons sauver notre peuple, il ne suffit pas de sauver les campagnes, il faut sauver les villes. Car c'est la ville qui mène ; la campagne suit tôt ou tard. Dans les parlements, ce sont les élus des villes, les influences des villes qui gouvernent. Si la pureté de mœurs est contrainte de se réfugier dans les déserts, elle aura vite disparu. Avec elle disparaîtront les derniers vestiges de ce qui fait de nous une nation distincte : l'histoire du Canada français sera close pour toujours.

AdélarD DUGRÉ, S.J.

## UN NOBLE CENTENAIRE

---

*Un noble centenaire, c'est celui de l'approbation de leurs règles et constitutions que les Oblats de Marie viennent de célébrer. Sur la fécondité originale et prodigieuse de cette Congrégation, née d'hier dans l'Eglise immortelle, tout a été dit. Nous ne voulons signaler ici que son rôle très spécial au milieu de nous.*

*Peu de familles spirituelles se sont aussi rapidement canadianisées par les Oblats de Marie et ont jeté dans la vie du Canada français, un plus noble ferment moral. Lorsqu'ils arrivent au pays, au lendemain de 1837-38, c'est pour opérer un redressement de notre vie religieuse, rectifier l'âme de la jeune race à l'heure où l'appel du Maître ouvre devant elle les grands horizons de l'apostolat.*

*A cette tâche de rénovation spirituelle, les Oblats ne cesseront plus de se dévouer, mais les yeux toujours ouverts sur la vocation surnaturelle du petit peuple. A lui conserver sa foi et son intégrité ethnique, sources de ses aptitudes foncières, ils consacreront quelques-unes de leurs entreprises les plus importantes, oeuvres d'enseignement et oeuvres de presse qu'ils dressent comme des bastions, à des points stratégiques.*

*Leur oeuvre la plus saillante reste, cependant, l'évangélisation de l'Ouest canadien et des latitudes glaciales, leurs missions de l'Océanie et de l'Afrique du Sud. Par là les Oblats de Marie se sont associés pour jamais au plus noble destin du Canada français. Notre pays devra bien sa meilleure gratitude aux apôtres qui auront voulu le servir dans les plus hautes formes de sa vie.*

## OLIVAR ASSELIN

---

L'Action française ne réunit pas dans sa galerie que les portraits des personnages officiels. Ce serait exposer parfois à ses lecteurs quelques-unes des figures les plus insignifiantes de notre monde canadien, leur cacher la physionomie de certains hommes qui, pour être privés de collier ou de bonnet, n'honorent pas moins notre race.

A ce dernier titre, *Olivar Asselin* doit figurer ici. Par la clarté et la vigueur de son intelligence, la culture étendue qu'il s'est donnée, la puissance de son esprit à démêler la complexité des faits et découvrir l'envers des hommes, par ce don d'écrire qui lui assure la première place dans le journalisme canadien, *Asselin* demeure une figure à « croquer ». Les Français à l'esprit délié et averti, spirituel et railleur, les Français qui regardent leurs cousins laurentiens du haut de leur supériorité, doivent du moins se reconnaître en lui. Celui-ci, pensent-ils, est digne d'aller de pair avec nous.

\*     \*     \*

Dire qu'*Asselin* naquit le 8 novembre 1874 à *Saint-Hilarion*, c'est avouer qu'il partit un jour du fin fond de nos campagnes. Au temps des calèches, *Charlevoix*, veuf de chemin de fer et de bien d'autres choses, était séparé du reste de l'univers par le fleuve *Saint-Laurent* et les Caps. Et songez que, dans ce *Charlevoix*, *Saint-Hilarion* est en arrière de *Saint-Urbain* et même de *Sainte-Agnès* ! Je soupçonne *Asselin* d'avoir pensé à son village natal quand il prononça naguère sa remarquable conférence « *L'agriculture au temps de Virgile* ». Ce

sont sans doute ces souvenirs d'enfance qui lui suggérèrent de spirituels rapprochements entre l'actuelle culture de notre sol québécois et celle que pratiquaient déjà les Romains il y a deux mille ans.

Mais — et c'est ici que se vérifie une fois de plus la théorie d'Hyppolite Taine — Saint-Hilarion est supérieur à maints gros villages. Saint-Hilarion domine, perché sur les montagnes. Quand Asselin en descendit il emporta l'air vif des sommets, la passion de la lumière, la haine des coins noirs au coeur des hommes ou dans les bas-fonds de la politique, il emporta l'allure pressée, énergique, jamais lasse des paysans maîtres des obstacles. Pour vous en convaincre, suivez-le.

Il n'a pas le temps de terminer ses études classiques au Séminaire de Rimouski. Le large l'attire. Même le Québec, aux environs de 1890, lui semble trop étroit. Il s'en va où vont les Canadiens quand ils ne savent que faire, aux Etats-Unis. Combien de champs d'action la république voisine offrit à son extraordinaire activité. Il en traversa plusieurs. Que de milieux divers où il vécut et lutta depuis la manufacture de coton jusqu'à la manufacture de journaux, en passant par la manufacture militaire. Citoyen américain, il s'entraîne tout de suite aux plus difficiles métiers, celui des filatures et celui des salles de rédaction. Comment passa-t-il de l'usine au Protecteur Canadien de Fall-River? Un jour, raconte la tradition, l'apprenti tisserand devient distrait. Crac! la bobine tombe, le fil est cassé. Asselin, incapable — l'unique fois dans sa vie — d'expliquer son aventure, quitte aussitôt son emploi, se jugeant apte, avec combien de raison, à des tâches plus hautes et plus fécondes. Il échange fuseau contre plume. Ce qui lui

permet dans la suite de réparer l'erreur ancienne, de renouer d'autres fils, ceux qui relient l'âme canadienne-française à ses meilleures traditions. Et c'est son mérite.

L'historien du Canada s'arrêtera au nom d'Olivar Asselin. Il relèvera dans sa vie des jours de tapage et de grande lumière, voir des titres, courtier en immeubles, accusé d'assises pour procès politiques, major de l'armée canadienne et secrétaire d'une mission militaire à Paris, administrateur de la maison financière Versailles-Vidricaire-Boulais (Ltée), et directeur-gérant d'une autre grande maison d'affaires, L.-G. Beaubien & Compagnie (Ltée), candidat éligible mais non élu, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, époux d'une femme qui eut l'esprit de le comprendre et père de trois fils qui prolongeront sa vie. Mais l'historien n'inscrira après le nom d'Asselin qu'un mot, journaliste. Et par lui il rappellera les jours où Asselin fut un éveilleur d'intelligence, un aiguilleur, un entraîneur.

Aux environs de 1900 les Canadiens français somnolaient. La politique suffisait à tous et à tout. A Ottawa son mot d'ordre était tolérance, autrement dit, taisez-vous, laissez dire, laissez faire. A Québec des politiciens, mus par une fausse conception, risquaient de compromettre l'avenir de notre province par une administration et une aliénation imprudentes de nos richesses naturelles. L'impérialisme nous envahissait, l'indifférentisme national nous minait sourdement.

Asselin, secrétaire de 1901 à 1903 de Sir Lomer Gouin, alors ministre de la Colonisation, voit le péril. Il reprend sa liberté. Il se met en train de réveiller tout le monde. Il y parvient non sans donner force coups de

tête, de poing, de plume. Le premier mars 1903 il fonde la Ligue Nationaliste canadienne. Comme le déclarait Asselin le 8 décembre 1903, soir d'une grande réunion au manège militaire à Québec, c'était une tentative de « prendre les foules aux entrailles ». Tâche hardie. Mais Asselin se croit au-dessus de tout ce qu'il entreprend. Rien ne l'arrête; aucun obstacle ne l'effraie. Son idée conçue, il se sait fort de sa conviction, il sent en lui une énergie dominatrice des hommes et des choses. En 1903, il se crut capable par l'esprit et le coeur de soulever l'apathie politique et se mettre en travers des puissants du jour. Son succès fut de tenir, d'amener adversaires à reconnaître le patriotisme que renfermaient certaines de ses théories et le public à le lire, parfois à l'applaudir.

A quoi se résumait le programme de sa Ligue? Autonomie du Canada dans l'empire, autonomie des provinces dans la Confédération, adoption d'une politique de développement économique, intellectuel, exclusivement canadienne. Les Canadiens français réveillés de leur torpeur, prirent un pas accéléré, s'attachèrent davantage à leurs caractères ethniques. Il y a progrès; mérite en revient en grande partie à Asselin. Pendant une dizaine d'années il fut sur la brèche. Le Nationaliste devint un point de ralliement. Ce fut un fouet dont Asselin se servit pour stimuler les énergies. D'autres hommes l'aidèrent. Henri Bourassa fut le théoricien de ce groupe. Certains soirs l'orateur réveillait les endormis de sa voix éloquente. Asselin continuait de les tenir en éveil. Jamais l'importance et la puissance du journaliste ne furent plus visibles que dans cet homme vif, travaillant dix-huit heures par jour, poussant sur tous,

faisant face à la misère et aux épreuves, tenant tête aux plus forts. Quelle vigueur dans ses articles, quelle maîtrise de la langue, quelle clarté. Il soutient la comparaison avec les plus remarquables de nos écrivains. Nos historiens littéraires s'amuseront un jour à faire des parallèles entre Asselin et les autres grands noms de notre journalisme canadien.

Asselin redescendra-t-il un jour dans la mêlée? Entendrons-nous l'un de ces matins les vendeurs de journaux annoncer: « le Garde-fou, nouveau journal d'Olivar Asselin »? En attendant, sa plume ne se rouille pas. Par ses conférences — celle entre autres « l'abbé Groulx et son oeuvre », — par sa collaboration aux revues et aux bulletins d'ordre économique, Asselin prouve fréquemment que les années n'ont pas ravi les qualités qui enchantèrent jadis ses lecteurs. Il ajoute à ses connaissances anciennes une nouvelle formation, celle que lui donnèrent les quinze dernières années passées dans les camps ou dans les bureaux de finance. Ses connaissances de nos besoins économiques rendent précieuses ses observations. Celles-ci contribuèrent déjà à redresser certaines conceptions erronées que nos compatriotes se faisaient des affaires et du rôle qu'il leur faut y jouer.

\* \* \*

Dire qu'au genre de vie que mena Asselin il ne se fit que des amis serait exagéré. En le lisant, en l'écoutant, combien de fois je me suis souvenu du mot de Sainte-Beuve: « Les esprits pénétrants et vrais sont bien embarrassés de leur rôle en ce monde. S'ils disent ce qu'ils voient et ce qui est, ils passent aisément pour méchants ». Que Sainte-Beuve a raison. Heureux les abrutis! Ils ne

voient rien, disent comme tout le monde. Oh! les caractères aimables et charmants! Les autres, ceux dont la justesse est parfois inexorable parce qu'ils voient juste et osent le dire, valent mieux que leur réputation. Ils cachent souvent des trésors de tendresse et de charité. Que d'anecdotes les intimes d'Asselin pourraient raconter et qui le montreraient sous un autre jour.

A vingt ans de distance je le revois dans l'étroite pièce où il rédigeait le Nationaliste ou dans son modeste logis de la rue Drolet. On devinait très vite la conviction, le courage, la hauteur de caractère que cachait cette lutte contre la vie. On la rapproche de celle que mena Charles Péguy aux jours difficiles des Cahiers de la Quinzaine. Un soir, rendez-vous dans une chambre d'étudiant. Asselin avait été injustement attaqué dans un journal par une jeune qui se disait de ses amis. L'agresseur l'avait tout de suite regretté et recherché une réconciliation. Asselin y consentit tout aussitôt. Je n'ai pas oublié l'empressement magnanime avec lequel Asselin tendit la main à l'autre, l'arrêta net aux premiers mots d'excuse, et, souriant, orienta la conversation vers des sujets de politique canadienne. On ne pouvait avoir été plus profondément blessé, on ne pouvait plus généreusement pardonner.

Ces sentiments, révélateurs d'une tournure de caractère inconnue de plusieurs, se manifestent aujourd'hui sur d'autres terrains. Après dix ans vécus à fréquenter hommes d'affaires et financiers, Asselin paraît penser surtout aux pauvres. Au monde de la finance où se passent ses jours il préfère celui des gens qui n'ont rien. Les amis qui ne virent qu'un côté de sa nature, s'étonnent de le retrouver moins tourné vers la bourse, avec un

grand ou un petit b, que vers une Conférence Saint-Vincent-de-Paul ou un refuge pour vieillards. Richesse de cet esprit qui sait voir et comprendre les vrais réalités de ce monde, richesse de ce coeur dont l'élan et la générosité survivent aux obstacles et aux appels égoïstes de cette vie.

\* \* \*

### L'ANGLOMANIE.

M. Louis Forest continue, dans le *Matin*, sa campagne contre la manie — servile — de transformer les vieux mots de bon français en argot anglais.

Le docteur Tardieu, dit-il, revendique pour le français le mot « cocktail », qui n'est que notre vieux : *coquetel*.

J'ai déjà, écrit M. Louis Forest, signalé la « eup jack » qui, à l'origine, était la « coupe Jacques », du nom d'un célèbre restaurateur qui s'appelait de son prénom Jacques au temps où on pouvait sans démeriter s'appeler Jacques.

Quel est le maître d'hôtel qui ose prononcer « oeufs au bacon... » à la française et ne pince pas les lèvres pour faire « békeunne » ? Et pourtant « bacon » est un des plus vieux mots de notre langue ; il date du temps où les Gaules exportaient leurs salaisons en Angleterre et à Rome.

Il y a quelques jours, on signalait que la municipalité parisienne étudiait le moyen de créer dans Paris des « parks » à voitures... Il est certain que le fonctionnaire qui écrivait « parks » au lieu de « pares » se tient pour un grand homme. Vous comprenez que si on écrit « park » au lieu de « pare », la circulation en sera, du coup, améliorée !

Aussi le docteur Tardieu n'arrivera-t-il jamais à faire écrire « coquetel » au lieu de « cocktail » et le snobisme, dont le pouvoir est absolu, comme la sottise, dont il est fils, donnant tort au champion du vieux mot, ce dernier aura tort, tout en ayant raison.

Et il en sera de même tant que la nation n'aura pas une tête et que nous recevrons tout de Londres, la mode, les ministres et la politique.

INTERIM, de l'Action française de Paris.

## DEUX RECUEILS DE POÉSIES :

Chante Rossignol, Chante . . .

par Lionel Lèveillé;

La chanson des Erables,

par Louis-Joseph Chagnon.

---

« Etre poète, c'est aimer  
L'idéal rayonnant des choses,  
Le soleil, l'amour et les roses,  
Tout ce qui naît pour embaumer. »

Ce quatrain de Georges Boutelleau résume toute la matière poétique du lyrisme. Le poète vraiment inspiré a le regard plus pénétrant que le commun des hommes: sous la banalité des phénomènes qui se déroulent autour de lui, il entrevoit la beauté et il en traduit les formes idéales. Mais une pareille vocation ne suppose pas seulement des facultés supérieures; l'artiste digne de ce nom est un méditatif: il contemple longuement les objets qui s'offrent à sa vue; il pénètre au-delà de l'écorce grossière, il atteint l'âme de la nature pour en percevoir les moindres vibrations.

Cette découverte de l'invisible n'est pas un rêve illusoire: rien n'est moins conventionnel que la foi des poètes en une vie mystérieuse qui palpite jusque dans les êtres les plus inertes en apparence. Les génies qui ne veulent pas reconnaître Dieu dans ses oeuvres lui substituent des forces plus ou moins mythologiques qui émeuvent leur sympathie ou leur aversion. Mais le christianisme a mis des réalités autrement vivantes derrière les spectacles de l'univers: le monde des esprits gouverne le monde tangible, et la Beauté absolue se manifeste dans la beauté qui s'évanouit.

Les deux poètes canadiens, Lionel Léveillé et Louis-Joseph Chagnon, ont-ils fait l'effort nécessaire pour atteindre ce spiritualisme esthétique? Ont-ils eu la foi qui est la condition de l'art? Il semble bien que leur oeuvre trahit la nonchalance, et que la fantaisie tient lieu d'étude et de travail. De là un certain prosaïsme qu'il serait vain de dissimuler.

\* \* \*

Quand on vient de lire ces deux recueils de vers, on a l'impression que leurs auteurs ont trouvé dans la poésie un agréable passe-temps. Ces deux Canadiens aiment leur pays: ils en ont parcouru les sites, ils en ont scruté les moeurs, l'histoire, les légendes, voire les chansons populaires, et ils brodent avec talent sur ces divers thèmes. On les comparerait volontiers à des touristes amateurs qui, dans leurs excursions à travers la patrie, s'arrêtent pour flâner au gré de leur caprice, prenant des notes, relevant des croquis, mais ne voulant pas se donner la peine de finir un poème ou de broser soigneusement un tableau; partout, des indications, des esquisses, sans plus; c'est du dilettantisme qui manque délibérément de profondeur.

A coup sûr, nous ne pouvons exiger davantage de leur plume, si tel est leur bon plaisir; chacun a le droit de rimer à sa guise. Mais cette méthode aboutit à des faiblesses, à des négligences qui ne sont pas pour faire progresser les lettres canadiennes; ces impromptus révèlent de la facilité dans le rythme et le style; ils nous font regretter que de tels dons soient mis à profit dans une trop faible mesure.

Supposons que Lionel Léveillé et Louis-Joseph Chagnon se soient penchés avec amour sur le sol natal, qu'ils

aient écouté attentivement les voix dolentes ou joyeuses dont les notes jaillissent des temps présents ou viennent des profondeurs du passé : ils auraient vite saisi la poésie intense qui se dégage des siècles évanouis et qui flotte encore dans la survivance contemporaine, dans les charmes du foyer, dans les spectacles grandioses renouvelés à chaque saison. Autant de sujets éminemment lyriques qui demandaient autre chose que des stances frivoles. A des esprits capables d'attention, on peut bien reprocher des études trop superficielles. Inutile, au reste, de recourir à des citations pour prouver ces insuffisances qui sautent aux yeux, dès qu'on ouvre l'un ou l'autre volume. Nous préférons réserver ci-après une bonne place aux morceaux les mieux venus où les deux poètes, avec ou sans labeur, nous donnent quelques échantillons de ce qu'ils auraient pu faire.

\* \* \*

Lionel Léveillé a des tendances pessimistes : presque partout percent la mélancolie et le désenchantement ; son *Rossignol* n'égrène pas uniquement, tant s'en faut, des gammes et des roulades joyeuses : les chansons d'autrefois dont le poète fait le commentaire sont transposées sur un mode plutôt mineur. Une des premières pièces intitulée *Souvenir*, et qui est peut-être la meilleure de tout le livre, fait ressortir le contraste entre la douce sécurité de l'enfance et les sombres inquiétudes de l'âge mûr :

« Que l'enfant soit bercé longtemps, avant de naître,  
Dans l'amour confiant et chaste des époux.

Que la mère, prêtresse au mystère de l'être,  
Drape d'un long respect l'autel de ses genoux.

Que l'enfants soit bercé longtemps avant de naître.

Que l'enfant rie et chante en ses premiers sentiers.  
Qu'une joie abondante et sereine l'abrite.  
Tendez de mol duvet la route sous ses pieds.  
Le mal et la douleur l'auront toujours trop vite.  
Que l'enfant rie et chante en ses premiers sentiers.»

Aucun amour, aucune tendresse ne semble avoir guéri cette âme désabusée qui se complait dans son délaissement :

« Dans mon cœur inconstant je porte la douleur  
Comme un breuvage aimé dans un vase fragile. »

Ce qui console l'écrivain, c'est la perspective d'une survie que lui assurera sa plume : il voit par avance « un gracieux visage » penché sur le volume qu'il compose ; cette vision anticipée de quelque charmante lectrice lui fait oublier le désarroi de l'heure présente.

On voudrait bien pouvoir effacer de la fin du recueil deux morceaux qui le déparent. L'un a pour titre *Monsieur Cochon* : c'est d'un réalisme brutal qui n'a rien de poétique. L'autre contient une inconvenance morale à l'endroit des combattants qui ont péri dans les grandes luttes, qu'il s'agisse de la dernière guerre ou d'autres conflits analogues. Il est à souhaiter que cette ironie sur leurs monuments funéraires n'atteigne pas, par ricochet, les stèles glorieuses de Montcalm, de Dollard et des autres héros canadiens.

\* \* \*

Avec Louis-Joseph Chagnon, nous sortons de ces amertumes qui risquent de tourner au paradoxe ; voici un optimiste que rien ne déconcerte. Lionel Léveillé débutait, comme on a vu, par des vers délicats sur la subime fonction maternelle, estimée dans la mesure où elle retarde l'heure de la souffrance pour le nouveau-né.

Louis-Joseph Chagnon dédie son livre à la compagne de sa vie, sans restriction d'aucune sorte :

« Mère de mes enfants, épouse noble et pure,  
Reçois ce livre intime où j'ai mis tout mon cœur.  
Qu'il soit le souvenir qui persiste et qui dure  
Dans le rayonnement de notre amour vainqueur !

Ce sera mon orgueil et mon bonheur de vivre  
De penser que ton nom, à mon nom enchaîné,  
Vivra tant que vivra mon humble petit livre,  
Car c'est pour toi qu'il vit et pour toi qu'il est né. »

Une des dernières poésies sera encore à l'adresse de cette épouse modèle.

Outre les joies du foyer, le poète chante les splendeurs de la terre canadienne, les gloires de la patrie et le culte de Dieu ; dans ses sentiments chrétiens, il trouve les raisons de ne pas maudire l'existence, même après les séparations qui lui déchirent le cœur : il bénit la Providence qui « tue » son enfant bien-aimé. Le Chanoine Chartier, dans la Préface du volume, a souligné ce mot comme il convenait ; il y a là, peut-être, une réminiscence du texte de Job : « Quand même Dieu me tuerait, j'espérerais en Lui. » En tout cas, ces belles strophes rappellent un sonnet de Louis Fréchette qui est écrit sur le même sujet, et qui figure à juste titre dans l'*Anthologie des Poètes Français*, éditée à Paris chez Delagrave.

Cette résignation est d'autant plus héroïque que Louis-Joseph Chagnon adore les enfants ; ses strophes sur l'*Enfant Blonde* sont exquisés :

« Petite enfant aux boucles blondes  
Comme les ors du paradis,  
Dans tes beaux yeux le Ciel a mis  
L'azur des vagues et des ondes.

Quand tu souris, ta lèvre rose  
 Semble plus douce que les fleurs,  
 Et tes sourires enchanteurs  
 Font que mon front est moins morose. »

En résumé, la mélancolie n'est pas absente de la *Chanson des Erables*; mais elle est tempérée par les invincibles espoirs de l'au-delà. De telles dispositions ne peuvent manquer de plaire aux âmes pieuses qui méditeront ces poèmes.

\* \* \*

Louis-Joseph Chagnon nous livre le secret des lacunes que l'on déplore trop souvent chez les poètes canadiens. Au début de son livre, il se glorifie de rechercher « le Vrai plutôt que l'Esthétique. » Le contexte nous avertit que le *Vrai* doit s'entendre ici de l'authenticité des couleurs canadiennes, par opposition à l'exotisme. Mais cette déclaration a un sens plus étendu qui tend à créer une confusion entre l'exactitude et l'art, entre la vérité et la beauté. Nous savons que le Législateur du Parnasse a dit :

« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. »

Mais ce vers lapidaire de Boileau ne saurait être renversé dans ses termes sans produire une contre-vérité : si l'esthétique est basée sur l'observation, toute observation du réel n'est pas du domaine de l'esthétique car, à ce compte, les sciences se confondraient avec la poésie. Pour être artiste, il faut faire agir non-seulement la raison, mais les facultés créatrices qui seront toujours, n'en déplaise aux sages, l'imagination et la sensibilité, ces deux « folles du logis ». Le poète doit être doué d'une sympathie puissante pour « communier », selon le mot sacramentel, à l'âme universelle du monde. Cela re-

vient à ce que nous disions au début de la présente étude.

Or, pour aimer avec force, il faut attendre que jaillisse l'étincelle divine, dans l'extase produite par l'apparition du Beau; ce moment de délire n'arrive qu'après de pénibles efforts, analogues à ceux d'une sainte Thérèse et des *Mystiques* dans l'oraison contemplative. C'est l'inspiration qui préside à toutes les grandes oeuvres; c'est le *mens divinius* dont parle Horace, c'est la Muse éblouissante et enchanteresse.

De même que les *Mystiques* se retirent dans leur cellule pour parler à Dieu, de même le poète doit conformer sa vie aux préceptes de l'*Art poétique* composé de nos jours par Auguste Dorchain :

« Et d'abord, sois fidèle à la chambre d'étude;  
Prends-y sur chaque jour, d'une stricte habitude,  
Un temps pour la pensée et pour la solitude.

Fais-en le port caché, l'abri sûr et charmant  
Où, dans la paix du cloître et le recueillement,  
Tu puisses te trouver toi-même à tout moment. »

Suivez ces conseils, poètes du Canada; l'heure vous est favorable; votre pays, au point où il est parvenu, entre peut-être dans la période d'un certain *Romantisme* d'où sortira votre *Lyrisme* le plus enthousiaste et le plus pur. Ne succombez pas à la fièvre d'agitation américaine. Recueillez-vous, méditez, contemplez, et l'aurore des chefs-d'oeuvre brillera comme elle brilla jadis pour vos devanciers de la Vieille France.

Lionel Léveillé et Louis-Joseph Chagnon ne sont pas indignes d'entrer dans cette phalange dont l'avènement s'annonce pour bientôt.

Abbé F. CHARBONNIER.

## VOS DOCTRINES ? . . .

Réponse de M. Esdras Mainville <sup>1</sup>

Balloté bien plus que guidé, « sollicité » depuis cinquante ans « par les allégeances » les plus diverses et les plus contradictoires, notre groupement ethnique en était arrivé, à l'aurore du siècle présent, à ne plus savoir à qui obéir ni comment orienter sa marche, à ne plus même entendre, dans le bruit des discussions de chapelles et des querelles de castes, la voix de son sang, ni celle de son histoire, ni celle de sa conscience. Désabusé, las d'incertitude, il envisageait sans émotion les plus sombres éventualités. Son origine lui pèsait; il s'apprêtait à la trahir. Sa langue, ses traditions et tout ce qui le marque et tout ce qui le caractérise ne représentaient plus à ses yeux que les vestiges magnifiques d'un passé qu'il s'obstinait à exalter, mais dont il se détachait sans remords pour se conformer aux préten-

<sup>1</sup> Agé de 29 ans, formé par l'enseignement commercial, M. Mainville s'occupe de questions financières. Né à Grande Vallée, comté de Gaspé, il fit ses études à Montréal au pensionnat Saint-Laurent, dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes. Après un cours de trois ans à l'École des Hautes Etudes commerciales il en sortit avec le titre de licencié. Peu de temps après il y revint comme chargé de cours. Il s'occupe également d'un cours de correspondance organisé par cette école. Entré il y a quelques années chez Versailles-Vidricaire-Boulais Limitée, il y est le directeur de la publicité. M. Mainville suivit le mouvement lancé récemment et qui avait pour objet d'amener nos jeunes hommes à s'occuper davantage de commerce et d'industrie. A la lecture de sa réponse à notre enquête, nos lecteurs seront convaincus que M. Mainville saura non seulement se tailler une place enviable dans le monde des affaires mais encore, par la largeur de son esprit et sa culture, exercer une influence prépondérante sur notre orientation économique.

dues exigences d'une situation nouvelle. Son sacrifice, il se préparait à le consommer ainsi dans l'indifférence et l'abandon. Mais il avait compté sans lui-même, sans un dernier sursaut de son âme, une suprême révolte de sa conscience...

Aujourd'hui que ce chapitre, assurément le plus morne et le plus vide de notre histoire, est achevé et que de loin nous plongeons le regard dans les profondeurs de l'abîme sur le bord duquel nous nous sommes penchés, l'effroi nous envahit et nous sommes presque tentés, nous de la génération montante, d'adresser d'amers reproches à ceux qui nous ont exposés à un si grave péril. Or c'est précisément le moment que choisit *l'Action française* pour sonder nos sentiments et nous demander, à nous « qui sommes en voie d'atteindre nos vingt-cinq ans ou de les dépasser à peine », comment se pose pour nous le problème national et ce que nous en pensons. Sera-t-on surpris si des voix s'élèvent qui feront entendre les accents d'un nationalisme rigide, résolu et convaincu? Sera-t-on surpris si la jeunesse d'aujourd'hui, instruite de l'expérience encore toute proche de ses devanciers, refuse carrément de sacrifier aux chimères et aux creuses idéologies, ne veut plus tenter l'aventure périlleuse où la génération précédente a failli sombrer, entraînant avec elle trois siècles d'héroïsme, de gloire, d'obscurs mais fructueux labeurs?

Pour le dire sur l'heure, le problème national, tel qu'il se présente à mon esprit à travers les multiples interprétations des diverses écoles qui se disputent chez nous l'opinion, ne dépasse pas les limites exactes du nationalisme purement et exclusivement canadien-français. L'objet suprême de toutes nos luttes, de tous nos efforts, de tous nos travaux, doit être le progrès maté-

riel, intellectuel et social de notre groupe ethnique, en vue de son plus grand progrès moral.

Mais, demandera-t-on, avez-vous le droit de réduire ainsi le problème national aux proportions du problème canadien-français? Oui, puisque nous seuls, dans la gigantesque partie qui se joue chez nous, autour de nous et en dehors de nous, risquons notre existence comme peuple. Une rapide revue des faits, de brèves incursions dans l'histoire fixeront nos idées sur ce point.

C'est au progrès de la patrie sans distinction de race que nous devons consacrer nos énergies. Or, dira-t-on, notre patrie, c'est le Canada, de l'Atlantique au Pacifique. L'affirmation est discutable. Avant de l'admettre, il faudrait voir si, pour nous Canadiens français, le Canada de l'Atlantique au Pacifique répond bien à l'idée que l'on se fait généralement de la patrie, s'il en groupe tous les éléments, toutes les caractéristiques. La constitution ne crée pas la patrie. D'ailleurs, quand cette affirmation serait fondée, en sera-t-il toujours ainsi? Ne serons-nous pas appelés tôt ou tard, peut-être plus tôt que tard, à consentir de nouveaux sacrifices dans ce domaine? Le régime politique actuel repose-t-il sur des bases tellement infrangibles que nous puissions compter sur sa durée indéfinie? Ne présente-t-il pas déjà plutôt les symptômes d'une décrépitude précoce? Déplions une carte, regardons: configuration géographique dont on a dit qu'elle est une absurdité; répartition économique inégale et divergente d'Est en Ouest; dissémination de la population sur une étroite bande le long de la frontière, coupée en son centre par un espace inhabité et inhabitable sur des centaines de milles; disparité des intérêts matériels du centre et des extrêmes; enfin origine et mentalité différentes des deux princi-

paux groupements ethniques. Sur cette base sans lien, sans cohésion, sans continuité, repose l'immense édifice politique qui nous abrite. Peut-on espérer qu'appuyé sur des assises aussi précaires, cet édifice résistera aux tiraillements du dedans et aux poussées du dehors ? Repassons la série des problèmes auxquels nous sommes acculés : tarif, transport, crédit, immigration, colonisation, relations impériales. N'est-il pas vrai que le grand obstacle à leur solution, c'est la disparité des vues causée par la disparité des intérêts ? Jetons un coup d'oeil sur la situation à Ottawa. Comparons les aspirations particulières des provinces, leurs ambitions, leurs réclamations, et demandons-nous si d'un semblable faisceau de divergences et de contradictions, la paix et l'harmonie peuvent jamais sortir. En vérité, il faudrait avoir l'espoir tenace et la foi robuste pour le penser sérieusement.

Deux groupements ethniques se partagent notre territoire : le nôtre et l'anglo-saxon. Le pacte fédératif confère à l'un et à l'autre des droits égaux, des libertés égales. L'entente amicale, sur une base de justice et de concessions mutuelles, est-elle possible ?

Ici, interrogeons l'histoire. 1760, c'est la conquête. Que voyons-nous ? D'un côté, 65,000 fils de Français, pauvres d'argent mais riches d'énergie et de fierté, serrent les rangs autour de leurs clochers. Dans tous leurs gestes, une volonté s'affirme, nette, inaltérable, irréductible : durer, durer à tout prix, durer coûte que coûte. De l'autre côté, le vainqueur, riche d'argent celui-là mais pauvre de scrupules. Sa volonté s'affirme, lui aussi, dans chacun de ses mouvements : dénationaliser, assimiler ce petit peuple, dont le traité de Paris fera demain des sujets de Sa Majesté britannique.

Tournons une page : même spectacle. Tournons une autre, dix autres, cent autres pages. La scène change, les cadres s'élargissent mais la même ambition continue toujours d'animer les mêmes adversaires : survivre, survivre à tout prix, disent les uns ; dominer, réduire, écraser, disent les autres. La persécution ne peut rien contre cette poignée de Français qui se sont juré à eux-mêmes de ne pas mourir. 1867, c'est la branche d'olivier. Les adversaires d'un siècle deviennent des associés. Le pacte fédératif prétend à effacer les antagonismes de race, à jeter les bases de la nation canadienne. Ni vainqueurs ni vaincus, des associés, des frères pour le plus grand bien de la patrie commune. Nous acceptons la main qui nous est tendue, sans même nous demander si elle ne dissimule pas la chaîne qui doit nous ligoter. Là où la force brutale avait échoué, la conquête pacifique entreprend de réussir. Et nous nous laissons prendre à des billevesées et à des chimères dont un siècle de lutte aurait pourtant dû nous apprendre la profonde inanité. Peu s'en est fallu que nous ne perdions la partie ; nous réagissons au moment même où nous allions couler dans la plus morne indifférence. Ainsi parle l'histoire.

Que disent maintenant les événements contemporains ? Jetons un regard autour de nous, entendons les plaintes amères des minorités hors du Québec. Au moindre incident, les passions s'agitent et les vieilles haines s'avivent. Voyages de *Bonne Entente* ? Caravanes de colporteurs ! Une simple élection suffit à dresser deux provinces l'une en face de l'autre. Peut-on s'en étonner ? C'est l'histoire qui continue de s'écrire et qui reedit aujourd'hui la leçon qu'elle enseigne sans se lasser depuis des siècles, depuis que sur les routes du mon-

de, pour la première fois un Français et un Anglais se sont rencontrés. Une poignée de mains, un salut d'amitié quand la nécessité du commerce l'exige, et derrière ses comptoirs on entasse la mitraille que l'on échangera au prochain carrefour, au premier tournant du chemin.

Et maintenant, portons les yeux plus loin. Pays d'empire, lambeaux par lambeaux, nous avons arraché à la métropole les libertés et les droits dont nous jouissons. Nous avons acclimaté chez nous ses institutions, nous grandissons sous sa haute tutelle. A quel prix, ce n'est pas le moment d'en parler. Or l'Empire, dont nous faisons partie à titre de colonie autonome, offre-t-il des garanties de durée sur lesquelles nous pouvons tabler avec une certitude suffisante? Prêtons l'oreille aux bruits qui montent de partout. Là-bas, en plein Orient, l'Inde s'agite. La vague nationaliste, toujours grossissante, y déferle tous les jours plus menaçante. Le joug britannique pèse au fils de la caste, irrite son orgueil de race. Un appel, et des hordes innombrables accourront, sous le signe du croissant. Des bords du Nil également des murmures continuent de se faire entendre. La patrie des pharaons subit de mauvaise grâce l'hégémonie anglaise et voit avec dépit la main mise anglo-saxonne sur ses terres et ses ressources naturelles. Elle souffre dans sa fierté séculaire, attendant l'occasion de se dresser, elle aussi, contre l'envahisseur et de lui fermer sa porte, après lui avoir intimé l'ordre de sortir. Et l'Irlande momentanément apaisée n'a-t-elle pas enfin obtenu une partie de la liberté qu'elle réclame depuis sept siècles? Son long martyre lui a mérité davantage. La tranquillité présente est-elle autre chose qu'une halte avant l'effort définitif? N'y a-t-il pas jusqu'au benjamin des Dominions britanniques, le Sud-

Africain, qui manifeste à certaines heures une remarquable indépendance d'esprit? Et encore? Mossoul et ses puits de pétrole près desquels veille le Turc, irascible chevalier de l'Islam et gardien farouche de sa doctrine. Chanak et Lausanne remontent-ils donc si haut dans l'histoire? Mossoul, ce n'est plus l'Empire, mais l'Islam, c'est encore l'Inde et c'est l'Égypte et c'est l'Asie, le proche et le lointain Orient. Et l'Europe, sept ans après Versailles, sent le besoin de passer par Locarno! Les causes de discorde sont-elles effacées? Partout l'Angleterre est profondément engagée. La vaste charpente de son empire chancelle sur sa base, fait entendre des craquements dont, en certains milieux, on s'inquiète, sans trop le laisser paraître. Résistera-t-elle à la tempête qui gronde déjà avec violence mais qui, selon toute apparence, n'en est encore qu'à ses premières bourrasques? Peut-être, si l'Angleterre pouvait employer toute sa puissance à parer les coups du dehors. Mais la métropole ne doit-elle pas aujourd'hui veiller sur elle-même? Ses masses ouvrières ne dissimulent plus les symptômes d'un mal profond : le socialisme les ronge. Rappelons-nous M. Baldwin, le conservateur, cédant il y a quelques mois aux injonctions des mineurs. La Mère-patrie, si profondément traditionaliste, réussira-t-elle à écarter de ses bords l'ombre envahissante du « grand soir »?

Et si l'Empire tiraillé au dedans et assailli au dehors croulait demain sur lui-même, quelle situation nous serait faite, à nous du Canada? Avons-nous le droit de négliger cette éventualité? Et nous particulièrement, Canadiens-Français, à quel port attacherions-nous notre barque si d'aussi graves événements se produisaient? Pourrions-nous compter sur le concours de

nos compatriotes de langue anglaise? N'oublions pas ce que nous a répondu l'histoire quand, il y a un instant, nous l'avons consultée. D'ailleurs, les liens qui le retiennent dans l'Empire une fois brisés, notre pays ne subirait-il pas d'une façon irrésistible l'attraction de son puissant voisin du sud? Nos concitoyens anglo-saxons trouveraient là leur refuge naturel. En dirions-nous autant? Et si l'annexion nous surprenait avant que nous ayons eu le temps d'organiser notre vie et de coordonner nos forces, subsisterions-nous longtemps à la haute température du *melting-pot* américain?

Précarité de notre régime politique, insécurité de notre situation dans l'Empire, impossibilité de compter sur l'appui de nos concitoyens de langue anglaise, autant de faits qu'il ne faut pas perdre de vue quand nous cherchons à préciser les données du nationalisme canadien.

Avais-je raison d'affirmer en commençant que le problème national c'est le problème canadien-français? Que signifieraient en effet pour notre concitoyen anglophone la rupture de la confédération et celle du lien impérial et même l'annexion aux Etats-Unis? Une crise politique accompagnée ou suivie d'un malaise économique plus ou moins prolongé; un changement de drapeau et d'allégeance. Et ensuite? Est-il menacé dans sa langue, dans ses traditions, dans son intégrité ethnique? Il reste lui-même en devenant Américain. Nous seuls, dans cette partie formidable dont presque toutes les données nous échappent, risquons notre vie comme entité distincte.

\* \* \*

Vivre ou mourir! telle est la formule qui, dans son laconisme brutal, exprime tout le problème de notre

avenir. Or, qui d'entre nous accepterait la dernière alternative? La voix du sang et celle de la conscience nous crient qu'il faut tenir. Mais tenir, est-ce donc si facile? Ne serait-il pas plus aisé de nous abandonner au fil du courant, de nous fondre dans le grand tout anglo-saxon? Et pourtant il nous faut tenir; nous nous le devons à nous-mêmes, nous le devons à la mission dont nous sommes chargés sur le continent américain.

Nous nous le devons à nous-mêmes, car nous engager dans la voie facile, celle de l'abandon, c'est accepter pour nous et pour des générations à venir l'humiliation du muscle français qui peine et qui sue au service du maître anglo-saxon; c'est nous condamner à disparaître finalement, écrasés sous le mépris universel, sous le mépris même de nos propres assimilateurs. Que les arrivistes qui croient ou affectent de croire à la supériorité du génie anglo-saxon et à sa prépondérance nécessaire dans le monde, tentent pour eux-mêmes, s'ils le veulent, cette aventure. Quant à moi, je persiste à croire que notre passé mérite un meilleur lendemain, que le génie français, si lumineux, est encore capable de grandes choses, et qu'il n'a pas dit son dernier mot dans l'histoire de l'Amérique!

Nous le devons à la mission qui nous a été confiée de ce côté-ci de l'Atlantique. Mais cette mission, quelle est-elle? Ici encore, interrogeons le passé. Une pensée d'apostolat guide la nef des découvreurs vers nos rives. Du haut de son promontoire gaspésien, la croix de Cartier projette son ombre tout le long de notre histoire. De l'Atlantique au Pacifique, de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, aventuriers et trafiquants marchent sur les pas du missionnaire. Le sang du martyr arrose notre sol. Et dans cette terre ainsi fécondée, nous pre-

nons racines. Et les clochers se multiplient; ils nous protègent, ils nous orientent. Aujourd'hui que l'humble rameau a poussé un arbre vigoureux, nous renouons la tradition. La même pensée généreuse qui jadis conduisait nos pères vers les rivages canadiens, disperse maintenant nos missionnaires aux quatre coins du globe, dans la jungle africaine et les neiges subpolaires. Ne l'oublions pas: le Canada français fournit au monde et à l'Eglise plus de missionnaires, propagateurs sublimes de la civilisation chrétienne et française, la plus haute qui soit, que tout autre pays, la France exceptée. Que nous faut-il davantage pour croire à notre mission apostolique? Et les peuples sont-ils donc si nombreux qui s'attachent à cette oeuvre éminemment humanitaire, que nous ne chercherions pas à assurer la pérennité de ceux qui tiennent du ciel la fièvre de l'évangélisation? Et l'Amérique anglo-saxonne et matérialiste contribue-t-elle pour une si large part à la diffusion de la civilisation dans le monde, que nous laisserions sans regret s'éteindre sur ses bords le seul foyer où brûle encore la flamme apostolique? Je m'adresse ici à ceux que les reflets de l'or n'aveuglent pas et qui savent encore quelquefois regarder en haut!

Vocation surnaturelle que constate le fait historique et qui, du seul point de vue humain, assurera notre influence dans le monde. L'exemple de la France ne nous montre-t-il pas assez ce que peut valoir pour une nation son attachement à une doctrine de haute civilisation? Nous sommes ici les continuateurs naturels de l'oeuvre humanitaire et humanisante de la France; ce sera notre force, force de propension et de pénétration.

Mais ce rayonnement apostolique et civilisateur ne peut durer que ce que durera le foyer. La fidélité à

nous-mêmes ne nous est donc pas commandée uniquement par un stérile orgueil de race, mais par la fidélité à notre vocation, et c'est cette dernière qui justifie le rigorisme apparent du nationalisme canadien-français tel que nous l'entendons.

\* \* \*

Ainsi se dégage la fin, la raison d'être d'un peuple de langue française sur les rivages américains. Mais, je le répète, l'influence civilisatrice est un résultat, et ce résultat suppose un organisme puisant en lui-même sa propre vitalité, — vivant une vie personnelle et non d'emprunt. Cet organisme résulte de l'action disciplinée d'énergies diverses. Et ces énergies quelles sont-elles? Passons rapidement. La puissance matérielle d'abord. M. Montpetit avait raison : « La question économique est devenue une question nationale ». La richesse, à condition de ne pas nous laisser dominer par elle, c'est le grand levier qui nous permettra de renverser les obstacles du chemin. L'indépendance économique, pour autant que cette indépendance est possible dans l'état actuel des choses, est une condition essentielle du véritable progrès, un moyen puissant d'influence et d'action.<sup>1</sup> La supériorité intellectuelle ensuite. La richesse matérielle nous aidera à forger ce deuxième instrument de notre libération. En retour, la discipline de l'esprit nous empêchera de tomber dans l'esclavage de l'or. En troisième lieu, complément des forces précédentes, l'organisation sociale, qui garde la

<sup>1</sup> Disons en passant que le premier pas à accomplir, c'est de restaurer notre agriculture. C'est l'unique moyen d'enrayer le coulage de nos forces vives vers la ville — la ville nous tuera — et vers l'extérieur. Le problème agricole s'identifie en quelque sorte au problème national et sollicite une solution urgente.

famille à sa base, la paroisse en son centre et emprunte à la puissance matérielle et à la supériorité intellectuelle, ses moyens d'action et de perfectionnement. Partout, au foyer, à l'école, à l'université, à l'église, à l'atelier, au bureau, une doctrine enfin, une doctrine unique, définie, précise, qui éclaire toutes les intelligences, oriente et galvanise toutes les volontés, idéalise tous les gestes. « L'action porte où souffle l'esprit. »

Or, à ce vaste rouage, il faut un cadre qui maintienne en place toutes les pièces, un frein qui en régularise le fonctionnement. Ce cadre et ce frein, c'est le régime politique, et nous revenons ainsi à notre point de départ.

L'empire chancelle, ai-je dit. Que pouvons-nous pour l'empêcher de crouler? Peu de chose assurément. Que devons-nous? Tout, dans les limites de nos moyens; mais rien, rien, si notre intervention, si modeste soit-elle, doit cependant compromettre notre existence ou même ralentir nos progrès. Une seule chose nous importe: ne pas être écrasés sous les débris de cette lourde charpente, advenant son effondrement, et trouver un port où attacher notre barque, en attendant que nous ayons suffisamment grandi pour la piloter nous-mêmes. Car, là demeure malgré tout l'objectif final: l'indépendance politique qui seule assurera la plénitude de notre vie nationale et de notre influence dans le monde. Ce rêve est-il trop beau? Il y a telle chose, ne l'oublions pas, que l'action de la volonté dans la formation des nations fortes. Toutefois, ne demandons pas trop pour le moment à un peuple vaincu à qui par surcroît la doctrine a toujours manqué et que la puissance subjuguée, où et de quelque façon qu'elle se manifeste. Ne plaçons pas trop haut son idéal: sa timidité l'empêche-

rait de lever les yeux pour l'apercevoir. Demandons-lui cependant avec insistance de songer à sa sécurité du moment, convainquons-le de la grandeur et de l'utilité de son rôle. Le courage croissant avec l'épanouissement de la force, peut-être pourrons-nous plus tard dévoiler dans toute sa splendeur l'objectif suprême et lui demander de le conquérir.

Mais l'Empire, c'est le chêne à la puissante structure. S'il penche, c'est qu'il subit l'action d'une loi physique inexorable: la vieillesse le gagne, l'affaiblit. Pour peu que la tempête n'enfle pas trop la voix, qui dira néanmoins combien de temps encore il bravera la nue. Je me hâte cependant d'ajouter qu'il s'agit plutôt ici d'un espoir que d'une conviction. Que penser en revanche de notre régime politique à nous, la Confédération? Ce n'est pas la vétusté qui l'envahit. C'est, nous l'avons vu, un vice congénital qui l'infirmes en ses oeuvres vives: la base manque. Combien de temps durera-t-il ainsi? Et que devons-nous entreprendre pour le maintenir? Encore une fois: tout, si nous devons bénéficier de notre effort pour en prolonger l'existence; rien, si nous devons nous porter à son secours au péril de notre vie.<sup>2</sup> Même, ne vaudrait-il pas aussi bien, avant que l'orage ne monte trop violent du dehors, dres-

<sup>2</sup> On me permettra de trouver étrange la doctrine qu'on nous prêche sur tous les tons depuis quelques semaines. « Soyons des Canadiens tout court », nous dit-on. Mais qu'est-ce encore qu'un « Canadien tout court »? Et par quel processus mystérieux, nous qui sommes Canadiens-Français deviendrons-nous « Canadiens tout court »? Si cette transformation profonde exige des concessions, qui les consentira? Connaissant un peu l'histoire et un peu aussi les faits contemporains pour les avoir suivis depuis quelques années, j'ai peur, à la vérité, j'ai peur que cette théorie, si on la généralise en ce pays, ne nous réduise encore avant cinquante ans à la servitude dans notre propre maison.

ser les esprits à l'idée d'un remaniement de notre organisation intérieure?

\* \* \*

De toute façon, préparons-nous; nous ne saurions trop insister sur ce point. Et nous préparer, pour nous du Canada français, signifie nous mettre le plus tôt possible dans le domaine économique, politique et social, en état de traiter sur le pied d'égalité avec nos compatriotes anglophones et même avec nos voisins du sud, si les événements nous forçaient un jour à subir l'annexion. Un fait géographique: la vallée du Saint-Laurent, notre principal habitat, franchit la frontière interprovinciale et se prolonge jusqu'à l'extrémité de la péninsule ontarienne. Cet accident géologique riverait l'un à l'autre et pour toujours le Québec et l'Ontario. Peut-être. Mais cela n'infirme en rien la thèse du nationalisme canadien-français intégral. L'histoire nous l'apprend en effet: nous n'obtiendrons de notre concitoyen anglais le respect total de nos droits et de nos prérogatives, que le jour où nous saurons lui parler les yeux dans les yeux, d'homme à homme, et que nous pourrons le combattre par des moyens identiques à ceux dont il se sert contre nous.<sup>3</sup>

Mais il ne s'agit pas de conjecturer et d'ajouter indéfiniment à ces notes hâtives et déjà trop longues en un sens, mais pourtant beaucoup trop courtes pour donner une idée exacte de l'ampleur du problème qu'elles

<sup>3</sup> Cette solution offerte par la nature à un problème apparemment sans issue, comporterait au moins un avantage: nous rendre toute notre influence dans le parlement central, influence que la Confédération actuelle est en voie de ruiner; à la condition toutefois que nous n'élisions pas que des machines à voter, qu'électeurs et représentants se dépouillent de la livrée rouge ou bleue, véritable livrée de forçat qui a plus contribué que tout le reste à l'avilissement de l'esprit national chez nos gens.

prétendent à traiter. Ce que, dans mon humble opinion, nous avons le droit, je dis plus, le devoir de demander, le voici en quelques mots: le maintien intégral, le maintien à tout prix de notre intégrité ethnique et religieuse, condition essentielle au succès de notre mission sur ce continent et à l'extérieur. A cette fin, nous pouvons exiger un régime politique qui nous assure toute la protection à laquelle nous avons droit, que ce soit dans la confédération actuelle ou dans une confédération remaniée et ajustée aux exigences géographiques, économiques et ethniques du pays. L'indépendance, l'indépendance totale reste l'objectif suprême, lointain peut-être mais non moins réel et non moins désirable. Et je m'arrête sur un mot d'ordre qui est en même temps une supplique: Préparons-nous!

Esdras MINVILLE.

#### MOT D'ORDRE DE LA « RENTE. »

Depuis plusieurs mois se poursuit dans les journaux de la province une fort intéressante campagne de publicité. Elle se développe autour d'un mot d'ordre: gardons notre argent chez nous. Idée fructueuse, qui vaut d'être vulgarisée, répandue dans tous les milieux. Nous ne sommes peut-être plus un peuple pauvre, mais nous ne sommes pas non plus, loin de là, un peuple riche. On peut se demander si nous ne jouirions pas d'une meilleure situation économique, eussions-nous toujours pris le soin élémentaire de garder notre argent ici, de le faire fructifier ici, de le faire servir à nos fins, au lieu de l'expédier à l'étranger, d'en alimenter les entreprises de nos voisins. « Le jour où nous apprécierons toute l'importance de conserver chez nous et pour nous notre argent, d'en faire bénéficier notre commerce et nos industries, ce jour-là, la puissance économique de la province de Québec aura doublé », déclarait naguère le premier-ministre Québécois M. Taschereau... Pourquoi d'ailleurs placerions-nous nos capitaux sur des valeurs étrangères, même les mieux garanties, quand nous devons si souvent, pour mettre en oeuvre nos ressources naturelles, aller chercher de l'argent à l'extérieur? Déjà nos principales sources de richesses sont exploitées par des capitalistes étrangers qui en retirent de plantureux bénéfices auxquels nous ne participons pas. En plaçant notre argent dans des entreprises de chez nous, nous nous réservons à la fois le fonds et le revenu.

# HEADWATERS OF CANADIAN LITERATURE

par Archibald MacMechan

---

En cet ouvrage, M. MacMechan présente au public une esquisse géminée des littératures franco et anglo-canadiennes. Il ne sera peut-être pas oiseux de marquer ici quelle place l'auteur ménage à la littérature canadienne-française, comment il la définit et l'explique.

Ce n'est pas une mince besogne que la composition d'une telle histoire littéraire. Le critique doit posséder un mélange de précision érudite et d'idées générales fort difficile à atteindre. Quel vaste travail ! Lire tous les textes de deux littératures afin de s'en faire une idée personnelle ; s'entourer ensuite de tous les secours étrangers, de toutes les sciences auxiliaires de l'histoire, afin d'arriver à une formule nette de l'originalité individuelle de chaque auteur ; après ce travail patient et minutieux de l'érudition, s'élever jusqu'aux vues synthétiques, aux larges aperçus d'ensemble ; expliquer la genèse des oeuvres littéraires, leurs rapports réciproques, leurs causes et leurs conséquences ; ressaisir dans les âmes individuelles l'âme collective d'une race, d'une nation composée d'éléments disparates, l'âme d'une fraction d'humanité qui vit, pense, rêve, agit, se transforme, et en marquer les caractères essentiels. Voilà la tâche qui s'impose à l'historien de notre littérature.

Le but de M. MacMechan est très noble : il écrit ce livre « ad majorem patriae gloriam ». Mais son patriotisme, trop terre à terre, altéré par un loyalisme outré, ne l'a-t-il pas empêché d'admirer le vrai, le juste, le beau

partout où il se trouve, le réduisant à bâtir une histoire littéraire où abondent les méprises et les omissions coupables? L'intention de l'auteur de proclamer l'éternelle supériorité de la pensée et de la littérature anglaise s'est-elle suffisamment dissimulée? Rendons du moins hommage à M. MacMechan d'avoir très bien démontré que la production des livres augmente en proportion de l'éveil du sentiment national, et que le nationalisme en littérature est le gage le plus sûr du succès littéraire.

L'auteur a su exploiter les trésors de nos critiques français et dégager nettement la physionomie littéraire de quelques-uns de nos écrivains. Son érudition, nous le reconnaissons volontiers, ne manque pas d'ampleur, ni ses analyses littéraires de finesse et de goût. Mais ces qualités ne s'affirment pas avec autant d'éclat, quand il s'agit d'apprécier la valeur historique, psychologique et morale des oeuvres. La critique de M. MacMechan est une critique subjective, impressionniste. Il lit, sans trop les approfondir, les textes canadiens-français; puis il y projette ses impressions, ses idées, son tour d'esprit, nous allons dire ses préjugés. Ainsi il fait le procès des Canadiens français sur le dos de Garneau, de Crémazie, de Fréchette et de Lemay. Aux coups portés, on reconnaît la griffe de race: *ex ungue leonem*. S'il ouate ses coups, ce n'est pas toujours pour qu'ils blessent moins profondément. Quand, par exemple, il insinue que l'histoire de Garneau est un « roman à thèse », quand il peint nos auteurs patriotes sous les fausses couleurs d'anglophobes injustes, ingrats et étroits; quand il proclame perfidement que l'antagonisme entre les deux races canadiennes n'a eu pour cause que l'animosité jalouse, chagrine d'un peuple soumis (vaincu), et qu'un loyal effort

de reconciliation n'a été naturellement tenté que du côté anglais, n'est-il qu'un historien objectif? Connaît-il suffisamment le Canadien français, incapable, il est vrai, de sourire à l'injustice, et d'aller, comme le gladiateur antique, saluer d'un geste stupide le maître qui veut se payer la volupté de le voir mourir; mais capable de loyauté, de soumission et de respect envers l'autorité légitime, capable de distinguer entre l'opresseur haineux et l'Anglais intègre et loyal; capable surtout de pardon et de magnanimité, au moindre signe de regret et de repentir? Il suffit de quelques méprises de ce genre, pour gâter un ouvrage, d'ailleurs digne d'éloges à quelques points de vue. Et lorsque cet ouvrage a la prétention d'être un manuel, disons le mot: il devient dangereux pour les lecteurs inexpérimentés.

\* \* \*

L'impressionnisme de l'auteur se manifeste encore dans son amour trop exclusif de la forme, dans ses préférences exagérées pour la littérature d'imagination et le lyrisme. Sa critique établit la valeur d'un livre bien plus d'après sa qualité *formelle* que d'après sa portée philosophique et morale. Il semble ignorer que, s'il y a de grands penseurs qui sont de petits écrivains, il y a bien plus de prétendus grands écrivains qui sont de petits penseurs. Ebloui par l'éclat de la forme, peu s'en faut qu'il ne prenne du verre pour des pierres précieuses, des grains de sable pour de la poussière d'or. Le vernis, le plaqué des vers, les fleurs de papier, les colonnes de plâtre lui donnent le change. Pour tout cela il passe à l'auteur l'âme païenne de son ouvrage. A coup sûr, il goûte peu les *Gouttelettes* de Phamphile Lemay, d'inspiration franchement catholique et fran-

çaise. Il aime mieux s'extasier à contre sens sur la mélancolie dissolvante d'un Nelligan, ou s'étendre démesurément sur l'ardeur révolutionnaire de quelques jeunes poètes de Montréal. L'auteur a visiblement une prédilection très marquée pour la littérature d'imagination, à laquelle il concède toute puissance; il a même faiblesse pour les thèmes lyriques légers qu'il illustre de nombreuses citations. La littérature d'idées le laisse froid comme marbre; il n'en souffle pas mot.

\* \* \*

C'eût été merveille qu'une telle critique subjective, insuffisamment pourvue d'aptitudes généralisatrices, eût pu démêler, de l'âme individuelle des auteurs, l'âme collective de notre race. Pour reconstituer l'être moral qu'est l'âme canadienne-française, l'auteur aurait dû percevoir d'abord les rapports que soutiennent entre elles notre histoire et nos lettres, en suivre les développements parallèles, depuis le début jusqu'au point où nous sommes, pour embrasser le tout dans une claire synthèse. Pour n'avoir pas saisi ces échanges et ces pénétrations profondes entre les deux, l'auteur a été contraint d'adopter un ordre purement chronologique, ordre de description plutôt que d'exposition, impuissant à faire voir le fruit littéraire jaillissant d'un germe.

De notre vie littéraire, il n'expose d'une façon satisfaisante ni les origines, ni l'évolution naturelle et logique, ni les facteurs généraux. Il passe sous silence les fragments de notre première littérature où l'on surprend les promesses des oeuvres futures. Et ce silence ne laisse pas d'étonner de la part d'un auteur qui intitule bravement son ouvrage: *Headwaters*. Et quelle maigre image il nous offre du développement de notre vie littéraire!

Vie bizarre, biscornue, étriquée. La littérature canadienne-française est personnifiée par deux écoles, celle de Québec et celle de Montréal, aux tendances opposées, souvent hostiles. L'on vous dit sérieusement que de ces deux groupes hybrides la littérature canadienne-française reçoit l'être et la vie. Le critique n'a pas vu que la poésie de la jeune école montréalaise n'est qu'un anneau aux doigts de notre littérature, et que ce mouvement littéraire, trop souvent en bordure de l'âme canadienne-française, ne méritait guère la place généreuse qu'il lui a faite. Il y a, chez nous, pour qui connaît l'âme de notre race, une vie littéraire spécifique, distincte, née du sol et du vieux fonds historique, qui a déjà produit ses feuilles et ses fleurs, et qui vit actuellement une ère féconde, prometteuse de fruits riches et savoureux. C'est de celle-là qu'il fallait montrer l'épanouissement. Au lieu de chercher, dans nos productions littéraires, celles qui reflètent le mieux l'âme canadienne-française catholique, l'auteur s'est borné à un triage arbitraire, accommodé à son humeur. Songez que dans les soixante-dix pages qu'il consacre à notre littérature, soixante-dix sur deux cent trente huit, ne parviennent à émerger que les noms suivants : Bibaud, Garneau, Lemay, Gérin-Lajoie, Gaspé, Crémazie, Fréchette, Nelligan, Lozeau, Morin. Un voile épais est jeté sur tous les autres, de quelque renom qu'ils soient : Abbé Ferland, Buies, de Nevers, Tardivel, Routhier, Beauchemin, Chapais, Abbé Groulx, Adjutor Rivard, Laure Conan, Blanche Lamontagne, Montpetit, Henri Bourassa, Henri d'Arles, Mgr Pâquet, Mgr Camille Roy, etc. Des genres littéraires entiers ont à souffrir de cette persécution du silence : éloquence, critique littéraire, philosophie, journalisme, essais, roman.

Mais, dira-t-on, cette histoire n'est qu'une esquisse! Raison de plus pour ne pas reléguer dans l'ombre nos meilleurs auteurs. D'ailleurs, que M. MacMechan réduise de moitié la biographie touffue d'écrivains dont la vie est sans importance pour l'explication de leurs oeuvres, qu'il retranche de son ouvrage tous les lambeaux de pourpre, tous les détails inutiles dont il l'a chargé, qu'il réserve une place secondaire aux écrivains secondaires et il lui restera assez d'espace pour décrire à grands traits les différentes phases de notre littérature. La cause de toutes ces suppressions inexcusables n'est pas l'exiguité du volume, mais bien plutôt une connaissance trop rudimentaire du sujet.

\* \* \*

Si la littérature est la manifestation lumineuse de l'âme d'un peuple, l'auteur n'avait-il pas le devoir de mettre en relief l'âme canadienne-française? Est-il possible de bien comprendre la portée de nos oeuvres, sans une connaissance précise de notre race, et de ces trois éléments qui font l'état social d'un peuple: sa religion, sa conception de la famille, sa constitution politique? Si le critique s'était rappelé que la race canadienne-française est un race de Normands et de Percherons terriens qui a su résister aux séductions du commerce pour devenir un peuple rural, un peuple obligé, dans sa lutte contre une nature revêche, de tenir en perpétuel éveil ses facultés d'initiative, d'observation et de jugement; un peuple obligé de se liguer contre d'implacables ennemis du dedans et du dehors, affermissant ainsi et acquérant de fortes qualités, l'esprit de solidarité, la fermeté, l'endurance, la raideur défiante et ironique devant l'ennemi, l'âpreté et la rudesse du langage, le critique, dis-

je, n'aurait pas dédaigné le « Jean Rivard » de Gérin-Lajoie et toute notre littérature du terroir.

L'âme canadienne-française est de plus foncièrement religieuse. Dans cette société disciplinée, où tout doit se soumettre aux lumières de la foi et de la raison, à l'autorité divine et humaine, les écarts de la fantaisie et du caprice ne peuvent facilement trouver place. C'est une impertinence, pour le poète, d'occuper le public de ses affaires intimes, de ses petites amours ou de ses déceptions personnelles. Le peuple canadien ne goûte pas la poésie égotiste, les fantaisies musquées, les bagatelles élégantes; ce qu'il cherche et admire, ce sont les oeuvres qui dépassent l'individu, discours, conférences, essais, qui s'adressent à tout le peuple: histoires qui lui racontent son passé, traités de morale qui lui enseignent son devoir. Le même esprit religieux explique le caractère idéaliste, impersonnel, désintéressé, moral, humain de nos principales oeuvres littéraires. Si l'auteur des « Headwaters » avait pesé l'importance de ce facteur dans notre littérature, il aurait fait un choix plus judicieux de citations, il aurait moins insisté sur des écrivains qui n'incarnent en rien les sentiments profonds de notre peuple; il n'aurait pas tiré le rideau sur toute une phalange d'écrivains.

Poussant ses investigations jusque dans le domaine familial, M. MacMechan aurait découvert que la conception chrétienne du foyer a largement contribué à développer et à fortifier chez nous ce même esprit conservateur. Chez nous, le père est le chef chargé de sauvegarder l'unité et la hiérarchie de la famille, d'en assurer la perpétuité, la pureté des sentiments d'honneur et de vertu. Il porte fièrement un nom qui représente à

ses yeux des siècles de travail et de bonne conduite. C'est au sein de la famille que se sont développés les sentiments qui sont l'orgueil et la gloire de notre race, ceux que l'atmosphère américaine n'a pas entièrement détruits: la fierté et le respect de la vertu, un amour sain et fécond de la hiérarchie familiale, le dévouement et le sacrifice en vue d'une fin supérieure, la dignité de la femme et la sublimité de la mère.

Par cet esprit conservateur, qui maintient l'amour de l'ordre, les écrivains canadiens sont classiques d'instinct. Les rares révolutionnaires en poésie viennent du dehors, ou se sont abreuvés à des sources étrangères. Nos écrivains, spécialement ceux dont M. MacMechan tait les noms, ont une gravité consciente d'elle-même, qui donne à notre littérature son principal caractère, où l'on sent le souvenir d'un passé sans tache et le poids d'une forte discipline.

L'esprit conservateur pénètre les générations successives et rayonne jusque dans le domaine social et politique. Chez nous, on obéit à la tradition plutôt qu'à la législation écrite. Cette disposition d'esprit favorise les principes durables et assure un développement plus lent, mais sans secousses. Les Canadiens français, sous quelque régime politique qu'ils vivent, se groupent d'instinct autour d'un chef, français ou anglais, qui incarne, à leurs yeux, les hautes qualités de l'homme d'Etat, c'est-à-dire un défenseur de l'autorité, du droit de propriété, des droits de la famille, respectueux de la liberté religieuse et civile. Pour eux, la nation canadienne c'est une grande famille dont la survivance repose avant tout sur les assises de la justice et de la charité.

Religion, famille, patrie, voilà les thèmes favoris de

nos écrivains canadiens-français et qui expliquent l'esprit à la fois grave et ardent de leurs oeuvres, leur style ample et oratoire.

Faute de ces connaissances générales, sur lesquelles M. MacMechan aurait pu étayer ses jugements, il n'a donné qu'un aperçu étroit et mesquin de notre littérature; il a insisté où il devait glisser et glissé où il devait insister. Avec une candeur bourgeoise, il nous sabre en plein dos et semble trouver plaisir à cravacher, dans des incidentes insidieuses, nos plus chères idées. La littérature canadienne-française est bien près de n'apparaître en ce livre que pour faire ombre au tableau.

En résumé voilà un manuel qui peut fort bien exalter une certaine forme de patriotisme anglo-canadien. Nous ne voyons pas ce qu'il viendrait faire dans les écoles du Québec, de quelque langue qu'elles soient.

Jean VALLIÈRE.

#### POURQUOI CE « ON HIS MAJESTY'S SERVICE » ?

Notre service provincial d'hygiène écrit de ce temps-ci aux curés de la province de Québec des lettres dont l'enveloppe porte en belle évidence : **On His Majesty's Service — Free**. Serait-il si difficile de nous souvenir que nous sommes à tout le moins dans un Etat bilingue et de mettre là un peu de français? *Au Service de Sa Majesté — Franc de port*, feraient aussi bien et même mieux dans notre province française. « Si nous voulons du français au Canada, c'est à nous d'en mettre », a dit Mgr Béliveau. Détails, si l'on veut, mais détails qui ont leur prix et dont l'oubli, dans les services administratifs de la Province de Québec, devient crispant.

## LIVRES ET REVUES

« **MONIQUE** », trois actes en prose, par Gaillard de Champris.

— Editions Gabriel Enault, Mamers.

**LES NOCES D'OR**, un acte en prose, par le même. — Editions du « Soleil » Québec.

L'auteur, professeur à l'Université Laval, a une oeuvre littéraire considérable, critique, théâtre, roman. En ce dernier genre, *Les héroïques et les tristes* est l'ouvrage le plus récent. C'est la critique qui lui a valu à trois reprises les palmes de l'Académie française. M. Gaillard de Champris a également écrit quelques pièces, où, se révèlent le même talent d'analyste délicat et le même art, finement nuancé, des dialogues qui répercutent les luttes morales. Nous signalons aujourd'hui, comme illustration de cette manière, deux pièces; la première est tirée du roman bien connu de Paul Bourget, *Monique*, et la deuxième, complètement nouvelle par le sujet, est un charmant lever de rideau.

H. B.

**LA PETITE SOEUR DU MISSIONNAIRE**, par l'abbé Clovis Rondeau, du Séminaires des missions étrangères, Pont-Viau, près Montréal.

La « Petite Soeur des Misionaires » c'est Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. M. l'abbé Rondeau raconte brièvement la vie bienfaisante de la petite Carmélite, appuyant sur cette soif de l'apostolat qui lui faisait écrire quelques années avant sa mort: « Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis le commencement du monde et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles. » Cette petite brochurette, No 78 de l'Oeuvre des tracts, écrite avec charme et onction, ne peut qu'assurer l'apostolat de la prière à ceux des nôtres qui servent le plus noble destin de la Nouvelle-France.

L. G.

**DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET GEOGRAPHIQUE DES  
PAROISSES, MISSIONS ET MUNICIPALITÉS DE LA  
PROVINCE DE QUÉBEC**, par Hormisdas Magnan.

Voici un livre précieux, un répertoire presque indispensable. Ce ne sont que des miniatures de monographies paroissiales. Mais quel tableau vivant pour ceux qui veulent étudier, par le menu, le développement économique, social et religieux de notre province. Cet ouvrage de M. Magnan sera pour les monographistes de paroisse ce que le Dictionnaire de Mgr Tanguay est pour les généalogistes.

L. G.

**LE SAINT PAUL** d'Emile Baumann. <sup>1</sup>

Il n'est pas trop tard de s'entretenir de ce livre de première valeur, dogmatique, historique et littéraire à la fois. C'est une révélation sur l'Eglise primitive qui donne lieu à d'opportunes réflexions.

On aurait cru que le génie verbal du romancier de *L'immolé* et la truculence apocalyptique de l'auteur de *Job le prédestiné* et de *La paix du septième jour* auraient nui à l'interprétation documentaire de l'historien. Le littérateur se sent à l'aise avec le précepte de l'objectivité. Cet ouvrage hagiographe n'est point une histoire mais de l'histoire dans la meilleure acception du terme. Sans superfétation, Emile Baumann dit ce qu'il a vu. S'il a poursuivi la présence de saint Paul à travers les pays illustrés par sa mémoire, les hauteurs de Salonique, l'Olympe nuageux, les gorges du Taurus, ce fut pour esquisser de son héros un portrait synthétique et pour mieux pénétrer l'être intime de Paul. L'Islam a saccagé des villes et des invasions ont piétiné l'Asie mais les paysages subsistent néanmoins identiques. Ils ont aidé l'auteur à élucider des faits en apparence contradictoires. La reconstitution des lieux, l'évocation du milieu social, la précision des événements passés au tamis d'une rigoureuse critique historique, l'analyse des caractères, l'étude de la doctrine paulinienne, la psychologie de l'Apôtre élaborée par l'examen de ses démarches, de ses paroles, de ses écrits, tels sont les mérites qui font

<sup>1</sup> Au comptoir, 75 sous.

de ces pages une contribution importante à l'histoire des origines chrétiennes.

Elles font voir sous son vrai jour l'inanité de la critique cauteleuse de Renan, impatient avant tout de blesser Dieu qu'il a renié. De quelle aberration ne nous apparaît pas stigmatisée la vogue d'un Loisy, grignoteur de textes sacrés, et, comme ses maîtres allemands, obsédé par le spectre de l'interpolation!

Ce qui fait le charme de cette hagiographie, c'est que Baumann conçoit l'histoire comme quelque chose de vivant et non comme un mémoire d'archéologie. L'écrivain ressuscite l'Eglise primitive; il en décrit l'âme et nous associe à son rythme. La figure de saint Paul, voici qu'elle s'anime. Elle perd son irréalité d'abstraction livresque et sa transparence figée des attitudes de vitrail. Sa physionomie condense des caractères variés et suréminents que nulle image plastique ou picturale n'a jamais su rendre intégralement. Hormis Véronèse, bien des artistes ont assombri le personnage: Raphaël, Rembrandt, Gréco lui-même ont imaginé un Paul sourcilieux et dur. Les modernes, si ce n'est Maurice Denis, n'ont rien entrevu sur lui de très révélateur. Il fallait la plume de Baumann pour nous faire saisir l'intimité de l'Apôtre. Il nous guide dans ses voyages, nous le voyons, nous l'entendons, nous partageons ses perplexités et ses consolations, ses angoisses et ses joies, bref, tout ce qui constitue la trame de sa vie vraiment humaine.

Ce livre pourra donc détromper ceux qui croient une vie de saint toujours tissée d'évènements extraordinaires et d'interventions merveilleuses. De là, à se faire une fausse idée de l'action providentielle dans les affaires humaines il n'y a qu'un pas. Dieu, quand il le juge nécessaire pour dissiper la somnolence, frappe de grands coups, mais c'est l'exception. Mettez de côté la conversion subite de saint Paul sur le chemin de Damas, son ravissement au troisième ciel, ses visions prophétiques, quelques miracles historiquement relatés, et vous verrez comme l'Apôtre reste humain comme nous sous la grâce, la même aujourd'hui qu'à l'origine de l'Eglise. Il est humain, donc nôtre. Le rare mérite d'Emile Baumann, c'est que l'ayant réintégré, dans la vie, il a remis saint Paul à notre portée.

HERMAS BASTIEN.

## LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

### NOS PUBLICATIONS.

L'on aura vu que la *Terre Vivante* de Harry Bernard, l'une de nos dernières publications, a remporté le prix de littérature au Concours d'action intellectuelle organisé par l'A.C.J.C. Voici l'appréciation du livre par les membres du jury :

« *Ce travail a obtenu la décision unanime des juges. Remarquable par l'exactitude des descriptions, l'enchaînement des tableaux et la vérité des portraits, ce roman se recommande aussi par l'excellence du but que poursuit l'auteur, celui de faire aimer la terre par les filles et les fils de paysans.* »

Nos félicitations à notre ami dont l'oeuvre vient d'obtenir beaucoup d'autres éloges.

La critique fait le meilleur accueil au dernier-né de nos romans: *Comme Jadis*, par Magali Michelet. Après avoir rappelé l'oeuvre journalistique de Magali Michelet dans l'Ouest canadien, oeuvre courageuse et bienfaisante, le « critique » de la *Liberté* de Winnipeg écrit: « *Comme Jadis*, n'est peut-être pas le premier roman en date dans l'ouest canadien, mais il est assurément le premier qui mérite l'attention de la critique. Sans nous étendre sur les qualités littéraires de Magali, disons que son style clair, concis, imagé, élégant, la classe au premier rang parmi nos écrivains qui se sont essayés dans la littérature d'imagination ». D'après M. Fernand Chaussé, du *Quartier latin*, « Ce livre de Magali Michelet constitue certainement l'une des productions littéraires les plus intéressantes de l'année ». Et il formule le voeu « que l'auteur, française d'origine, mais canadienne de mentalité, nous donne encore de ces oeuvres fortifiantes qui, tout en servant la cause des minorités, font connaître davantage des moeurs et des contrées trop ignorées de notre pays ».

### NOTRE DIXIÈME ANNIVERSAIRE.

Un grand nombre de journaux ont salué avec d'élogieux compliments notre dixième année. Citons particulièrement l'*Action Catholique* où M. Jules Dorion nous a fait les honneurs d'un premier-Québec, remerciant l'*Action française* d'avoir « contribué

pour sa large part au développement chez nous, du capital volonté ». La *Liberté* de Winnipeg écrit : « C'est la plus vivante, la plus substantielle de nos revues canadiennes, celle dont l'arrivée chaque mois est toujours saluée avec plaisir. Que d'excellentes idées, que de mouvements salutaires ne lui devons-nous pas depuis ses neuf années d'existence... A ses nombreux mérites qui lui conquièrent la faveur dans les milieux intellectuels et patriotiques, l'*Action française* formule celui d'être l'amie éclairée et vigilante des groupes français de l'extérieur. » Voici maintenant le *Courrier de Saint-Hyacinthe* : « L'*Action française*, depuis son apparition, s'est classée au premier rang des publications canadiennes. Entièrement dévouée aux intérêts canadiens-français, où qu'ils se trouvent, et quelles que soient les circonstances, elle a rendu à notre peuple des services inestimables. » Finissons par cette citation empruntée à l'excellent « Tisserand » du *Bien public* des Trois-Rivières : « Il n'est pas exagéré de conclure que, par sa rédaction variée et soignée, l'*Action française* constitue actuellement la revue sérieuse et attrayante la plus propre à former le goût littéraire de notre jeunesse, à l'initier aux problèmes actuels qui doivent solliciter son attention et à orienter son esprit vers des activités seules dignes d'intéresser les intelligences catholiques et latines. »

Aux nombreux confrères qui nous ont exprimé leurs souhaits de longue vie, notre plus cordial merci.

### LE COMITÉ DE PROPAGANDE À PARIS.

Sous l'active impulsion de M. Jean Bruchesi, le Comité de propagande canadienne-française à Paris s'est réorganisé. Il se compose de MM. les abbés Caillé et Lamarche, de MM. Roger Barré, Joseph Comeau, Antonio Barbeau, Paul Caumartin, Alain Grandbois, René Guénette, Jules Labarre, Jean Saucier, Louis Simard, Pierre Smith, Jean Bruchesi. Le bon travail a recommencé dès le 21 janvier où le Père Lamarche, c.s.v., donnait une conférence sur la littérature canadienne, au cercle des étudiants catholiques étrangers, rue Madame. En janvier encore, M. Jean Bruchesi entretenait de la poésie canadienne un cercle de jeunes filles à Versailles. Le 7 février, autre conférence, avec projections, dans la salle Saint-Lambert de Vaugirard. Le 14 janvier, messe pour les Canadiens, avec allocution de Jacques De-

bout. Le 20 janvier, chez M. Jean Bruchesi, le Comité recevait M. Maurice Vaussard et conférait avec ce dernier sur les moyens d'étendre sa propagande.\*

Notre Comité nous avertit que sa pauvre caisse où rien n'est entré depuis l'année de sa fondation, se vide par trop sensiblement. Nous en donnons avis à ceux qui ont à coeur ces sortes de propagandes. Il est sûr, qu'en ces dernières années, ce Comité de jeunes étudiants a fait, sans tapage, une excellente besogne que pourraient lui envier d'autres institutions plus haut empanachées.

### EXTRAITS DE NOTRE COURRIER.

Veut-on une preuve des sympathies que réussit à éveiller là-bas le Comité de propagande? Voici ce que nous écrit, par exemple, un jeune poète de France, M. André de la Perrine, d'Auxerre: « Par des amis de la Colonie canadienne de Paris, j'ai appris à connaître, à aimer mieux, plus pleinement cette autre France, votre pays. On m'a prêté des livres de chez vous, des journaux. J'ai écrit sur vos poètes des articles qui m'ont valu les remerciements du Commissariat canadien de Paris. Avec Albert Lozeau une correspondance s'était ébauchée afin de nous connaître mieux. Puis, il est mort. Que font, que pensent les poètes, les jeunes de Québec ou Montréal? C'est une question que je me pose souvent... Mais comment la résoudre? Avec notre franc à quatre sous, tout voyage nous est interdit. Alors... alors si les écrivains de chez vous le voulaient bien, nous pourrions parler de leurs livres... Ah! puis-je me permettre de vous demander de bien vouloir être mon interprète auprès de la jeune littérature canadienne? Oui, il faut continuer l'oeuvre que la mort n'a point laissé à Albert Lozeau le temps d'achever, il faut mieux se connaître pour mieux s'aimer. »

Mlle Jeanne Durand, professeur au Cours Valton, nous écrit: « J'ai eu le plaisir d'assister hier à la Conférence que M. Jean Bruchesi est venu faire dans un cercle d'études de lycéennes à Versailles sur la poésie française au Canada et je serais très heureuse de posséder une anthologie de vos poètes français... J'ai lu avec un vif intérêt l'Almanach de la langue française que M. Bruchesi m'a donné et je suis heureuse de vous dire ma profonde admiration pour la vaillante ligue d'Action française. »

## NOTES DIVERSES

### LE TAUX D'INTÉRÊT DE NOTRE CAPITAL HUMAIN.

Le taux de notre natalité a varié entre 35 et 39 par 1000 habitants pendant la période 1910-1922. La proportion de 32.25 pour l'année 1923 est une des plus basses que nous ayons eue depuis 1907. En revanche, le nombre des mariages célébrés dans la province qui était de 16,609 en 1922 est devenu 17,361 en 1923, soit une augmentation de 752. Conclusion à retenir: nos naissances diminuent, bien que la nuptialité augmente.

Economistes et moralistes assignent bien des causes à cette diminution de la natalité. De fait, elle est une question économique-religieuse. Un religieux bien au courant de la démographie, le R. P. Alexis, capucin, jetait le cri d'alarme suivant dans l'*Action catholique* du 5 octobre 1923: « Au lieu de nous endormir dans un optimisme béat, et de fermer les yeux, comme l'autruche, pour ne point voir ce qui déplaît, regardons bien en face la vérité, telle qu'elle nous apparaît, et poussons le cri d'alarme, si nous voulons éviter les grands malheurs qui nous menacent.

« La vérité est que le malthusianisme ne se tient plus à nos portes; il a pénétré dans nos maisons. Les pratiques abominables qui ruinent les vieilles familles françaises et américaines, s'attaquent maintenant à nos foyers vénérables dans nos villes et jusqu'au fond de nos campagnes. »

Qui refusera de corroborer ce témoignage? Constatation douloureuse: ceux chez qui la masse cherche des exemples — classes riches, classes instruites, classes bourgeoises — sont les gens qui désertent. Nos lecteurs en suivant l'enquête de l'*Action française* sur le défense du capital humain, se rappelleront la prière du poète:

*Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,*

*Frères, parents, amis, et mes ennemis même,*

*Dans le mal triomphants,*

*De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles,*

*La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,*

*La maison sans enfants!*

Victor HUGO, *Feuilles d'automne*, XIX.

### EXTRAIT D'UNE CHRONIQUE COLLÉGIALE.

ACTION. — Notre « guerre à l'anglicisme » se poursuit toujours avec activité. Une nouvelle liste de mauvaises expressions avec leurs correctifs a été affichée à la porte de la salle. Notre distingué président a fait un acte de courage qui mérite d'être souligné: dans une séance publique de notre société littéraire collégiale, il a prononcé un vibrant discours sur la nécessité pour nous collégiens d'avoir un langage distingué et correct. L'occasion

était belle et le besoin pressant. Nul doute que ses paroles ont porté leur fruit dans les âmes bien intentionnées. Parmi nos mots d'ordre de la semaine, on peut relever ceux-ci : Pratiquons la distinction du langage et de la tenue; Ayons un bon esprit; que l'on fasse rayonner la saine gaiété.

Notre propagande du bon livre s'est encore accrue considérablement. Vous pouvez en juger par vous-mêmes par la liste de nos ventes : cent-cinquante Almanachs (150) de la Langue Française; il a fallu jouer tous nos attouts, mais nous avons la satisfaction d'être arrivés. Plusieurs exemplaires de l'Almanach de l'*Action Catholique*, dont le prix était moins à la portée des bourses de collégiens. Douze romans de M. Bernard, « La Terre Vivante. » Vingt-cinq (25) exemplaires de la magnifique conférence de M. Perreault intitulée : « Idées larges et idées étroites ». Enfin nous avons écoulé une cinquantaine de brochures sur la Tempérance, qui contiennent différents discours prononcés à Saint-Denis ou ailleurs.

(Cercle Mailloux, de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.)

### NOTRE CONCOURS DE CITATIONS PATRIOTIQUES.

Une déception! Non pour nous, mais pour les concurrents: ils sont trop nombreux. Le courrier du 15 février apportait à « Bertal » plus de 500 réponses. Devant ce monceau, notre jury a littéralement capitulé, demandant un sursis qu'en notre âme et conscience nous n'avons pu lui refuser. Les noms des vainqueurs que devait révéler l'*Action française* de février, ne seront donc connus que le mois prochain. C'est la faute du succès.

Ce succès, d'autres témoignages plus éloquentes l'attestent. Et c'est l'aveu de concurrents qui nous écrivent tout le bien que leur a fait une lecture plus attentive des dix années de l'*Action française* et de nos vieux Almanachs. Voici, entre bien d'autres, la lettre de Joyberte Soulanges qui a voulu prendre part au concours — sans doute pour occuper les loisirs d'une convalescente retenue à la chambre par une longue et cruelle maladie — et qui écrit à « Bertal » :

« Quand on a pu déchiffrer les cinquante énigmes que nous propose votre concours de citations, Monsieur, on a plus que des formules dans la tête, on a des idées; et peut-être aussi quelque chose dans le coeur, s'il est bien placé. »

« On a des idées. Ce concours, sans en avoir l'air, est un piège fort savant. Ceux qui ne l'ont pas traité comme une vulgaire devinette, ont dû relire l'entière collection des numéros de la Revue et de l'Almanach où ils ont trouvé bien autre chose que ce qu'ils cherchaient: la synthèse des problèmes de l'heure en notre pays. Tous en auront retiré, j'en suis sûre, grand profit, à posséder de l'*Action française* une vue d'ensemble qui a renouvelé mon admiration pour son oeuvre d'éducation nationale et pour le petit groupe d'hommes qui la dirige. Parce que ces hommes,

avant de travailler à faire « l'union dans la race », ont pensé tout d'abord à faire l'unité dans leur pensée, dans leur âme de catholiques et de patriotes, il devait arriger que leur direction aurait toute la force entraînante d'une conviction. »

Joyberte SOULANGES.

## ACHETEZ AVANT LA HAUSSE DES PRIX DU LIVRE FRANÇAIS

NOTRE SERVICE DE LIBRAIRIE EST COMPLET

NOUS OFFRONS SPECIALEMENT:

Aux Collèges classiques et commerciaux — Aux communautés enseignantes  
— Aux Commissions Scolaires. — Aux bibliothèques paroissiales.—  
A tous nos lecteurs,

UN CHOIX EXCEPTIONNEL

De livres de classe, latins, grecs, anglais et français. — De livres de récompense pour élèves de toute catégorie.—De collections de romans français assortis. — D'éditions et de nouveautés canadiennes.

PROFITEZ DE NOS AUBAINES DU MOIS DE MARS  
AU 1er AVRIL IL SERA TROP TARD.

### I—Nos Editions Canadiennes:

	Prix régulier	pour
Comme Jadis (Magali Michelet).....	\$0.75	\$0.60
La Sève Immortelle (Laure Conan).....	.75	.60
La Terre Vivante (Harry Bernard).....	.75	.60
Un Coeur fidèle (Blanche Lamontagne-Beauregard).....	.75	.60
Chez nous (Adjudant Rivard), édition complète.....	.60	.50
Le Bouclier Canadien-Français (L.-J. Dalbis).....	.75	.60
L'Appel de la race (Aloné de Lestres).....	.90	.75
Notre Avenir politique.....	.75	.50
Le bréviaire du patriote (Mgr Pâquet).....	.25	.20
Dollard (Joybertes Soulanges).....	.35	.25
Notre légende dorée (Frère Mariste), 3 séries.....	1.00	.75
Évangéline (Longfellow), Traduction.....	.25	.20
Notre maître le passé (Abbé Lionel Groulx).....	.75	.60
Oeuvre de l'Abbé Groulx (Olivar Asselin).....	.50	.40
Pour la défense de nos lois et Préparons les Cadres (Antonio Perreault).....	.60	.40

### II—Nos collections de romans français:

Collection pour tous.....	.50	.30
Familia cartonnée.....	.50	.30
Bijou, brochée.....	.30	.20

	Prix régulier	pour
Foyers-Romans .....	.15	.12
La Liseuse .....	.30	.20
Nouvelle bibliothèque pour tous (Bonne presse).....	.35	.25
Bibliothèque de ma fille (brochés).....	.60	.50
Série Plon (Romans et littérature modernes, reliure noire)	.90	.75
Bibliothèque de ma fille (reliés).....	.80	.60
Série de classiques pour tous (Hatier): 80 titres différents (Série complète) .....	8.00	5.00

### III—Nouveautés françaises:

Somme Théologiques: La Prudence (Noble).....	.50	.45
L'inquiétude humaine (R. P. Samson).....	.75	.60
Histoire populaire de Jésus (F. Laudet).....	.35	.20
De la Science à l'Action (Henri Delattre).....	1.00	.80
Série scientifique de J. H. Fabre (6 vols.) la série.....	4.50	3.00
a) La vie des Insectes,		
b) Les merveilles de l'instinct chez les insectes,		
c) Les ravageurs,		
d) Moeurs des insectes,		
e) Les auxiliaires,		
f) Les serviteurs.		
Antimoderne (Jacques Maritain).....	.75	.60
La religion spirite (Th. Mainage).....	.75	.60

### IV—Livres qui nous arrivent:

Somme théologique — Traité de Dieu (Sertillanges).	
Sainte Thérèse de Lisieux (Petitot).	
La conscience chrétienne et la loi injuste (R. P. Janvier).	
Histoire des Papes (Pastor et Boisat).	
La Belle Sylvie (Sivestre),	
La Patrie (R. P. Janvier),	
L'Action catholique (R. P. Janvier).	
Saint-François d'Assise (Chesterton).	
La défense de l'Occident (Henri Massis).	

### V—Livres de classe (quelques spécimens pour professeurs ou élèves):

Littérature française (J. M. J. A.).....	1.40	1.10
Morceaux choisis des auteurs français (Ch. M. des Granges)	1.50	1.20
Théâtres classiques (Ch. M. des Granges).....	1.30	1.00
Histoire de l'Eglise (C. supérieur), (Ch. Boulenger).....	1.20	1.00
La Doctrine catholique—Tome III (Ch. Boulenger).....	.65	.50
Apologétique chrétienne (Mgr Cauly).....	.95	.75
Littérature française à l'étranger (Calvet) (Belgique— Suisse — Canada).....	.40	.30
Fables de La Fontaine (Mame).....	.40	.30

Nous avons aussi des dictionnaires et lexiques grecs, latins, français et anglais, ainsi que nombre d'autres volumes de classe, au prix du franc déprécié.

Demandez nos catalogues. — Retenez la visite de nos voyageurs avec échantillons. — Commandez par correspondance. — Visitez vous-même notre comptoir. — Notre personnel est à vos ordres.

Albert LEVESQUE, gérant.